

LE SCEPTICISME DE MADAME DU DEFFAND

ABSTRACT

Author Stella Bensimon
Title Le scepticisme de Madame du Deffand d'après sa correspondance avec Horace Walpole
Department French

Master's Degree

La correspondance de Madame du Deffand est importante parce qu'elle est une source précieuse de renseignements sur la vie mondaine et littéraire du 18e siècle. Elle abonde en portraits pris sur le vif, permet de connaître les dessous de la création de l'Encyclopédie, et enfin jette la lumière sur la personnalité complexe de Madame du Deffand.

Les lettres à Horace Walpole, bien que ne couvrant que les vingt dernières années de sa vie, ont été choisies de préférence aux autres -- par exemple, à celle qu'elle échangea avec Voltaire pendant 50 ans --

- (1) parce qu'étant adressées à un étranger, elles présentent un portrait plus détaché de la société française du temps;
- (2) parce que la Marquise, en raison du lien affectif qui l'unit à Walpole, s'y exprime avec plus de sincérité. En effet, pour la première fois au cours de sa vie déjà longue, elle découvre les joies de s'épancher, elle découvre qu'elle a un coeur.

Dans ses lettres à Walpole, Madame du Deffand ne cache pas ce qui est le fond de sa personnalité, un scepticisme qui, mi-atavique, mi-acquis, s'est manifesté dès l'enfance et n'a fait que s'accroître à mesure qu'elle a été déçue par la religion, les liens familiaux et ses brillants amis. Elle découvre trop tard que son échelle de valeurs est fautive, et que le corset de convenances qui l'a soutenue jusque là est assez fort pour l'étouffer.

On peut considérer ces lettres à Horace Walpole comme le dernier sursaut d'une aristocratie dont le scepticisme dissolvant va disparaître dans le grand mouvement de la Révolution et du Romantisme.

LE SCEPTICISME DE MADAME DU DEFFAND
D'APRES SA CORRESPONDANCE AVEC HORACE WALPOLE

by

Stella Bensimon

A thesis submitted to the Faculty of Graduate
Studies and Research in partial fulfilment of the
requirements for the degree of Master of Arts

Department of French Language
and Literature,
McGill University,
Montreal.

April 1971.

LE SCEPTICISME DE MADAME DU DEFFAND
D'APRES SA CORRESPONDANCE AVEC HORACE WALPOLE

INTRODUCTION

A. Le milieu social

B. Les trois périodes historiques qui ont marqué la formation de l'esprit de Madame du Deffand

- l'austérité des dernières années de Louis XIV
- la réaction de la Régence
- les idées philosophiques

PREMIERE PARTIE

Le scepticisme tel qu'il s'est manifesté vis-à-vis

- des liens familiaux
- du mariage
- de la religion
- des médecins
- de l'amitié
- de la Cour

DEUXIEME PARTIE

LA PASSION non partagée, dernière confirmation de ce scepticisme, renforcé par:

- l'égoïsme
- l'inaction
- les vicissitudes de la vie

TROISIEME PARTIE

Le scepticisme de Madame du Deffand dans son contexte littéraire.

Les esprits pénétrants et vrais sont bien embarrassés de leur rôle en ce monde. S'ils disent ce qu'ils voient et ce qui est, ils passent aisément pour méchants. Ça a été le cas de Madame du Deffand: son plus grand tort est d'avoir eu cette justesse inexorable.

Sainte-Beuve

Portraits Littéraires
Notes - page 1168

INTRODUCTION

A. Le milieu social

B. Les trois périodes historiques qui ont marqué la formation
de l'esprit de Madame du Deffand

- l'austérité des dernières années de Louis XIV
- la réaction de la Régence
- les idées philosophiques

----0o0----

La Marquise du Deffand, née Marie de Vichy, appartenait par sa naissance et par son mariage à une noblesse de province, dont le fond de rusticité était compensé par des alliances avantageuses. Son grand-père, son père et son frère avaient su choisir leurs femmes dans de grandes familles qui pouvaient leur apporter des biens ou des relations flatteuses. Sans sortir de leur Bourgogne natale, ils agrandissaient leur patrimoine qui était leur seule passion. Toutes les familles nobles de cette province avaient un lien familial avec Madame du Deffand. Limitée au nord par Dijon, d'où venait la famille de sa mère, les Brulart, et où elle est peut-être née, au sud par Mâcon d'où dépendait le village de Ligny-en-Brionnais où elle passa son enfance, toute cette région semblait peuplée de cousins, parents et alliés des Vichy. Les uns, tels que les Choiseul, les Luynes, les Tencin, sont célèbres et ont fait l'objet de nombreuses biographies. Les autres, les Pont-de-Veyle, les Ferriol, le sont devenus parce qu'ils ont côtoyé la Marquise.

Pour ces hobereaux bourguignons, le bonheur se trouve sur leurs terres ou aux armées. Proches de leurs paysans -- on verra le père de Madame du Deffand choisir pour parrain d'un de ses enfants le "pauvre" du village -- après au gain, ils n'ont point de temps pour les spéculations intellectuelles et ne s'ennuient jamais. Il n'en est pas de même pour leurs femmes. La mère de Madame du Deffand, Anne de Vichy, ses filles et belle-fille, sont attirées par Paris et

l'esprit qui y règne. La Cour est leur ultime but. Seule, Madame du Deffand y parviendra.

Elle devra son succès à son intelligence, à son esprit, et aussi au fait qu'elle refusera, à l'encontre des femmes de son milieu, de se soumettre aux exigences de la société de province. Mécontente de son mariage, elle s'en libèrera et, bafouant l'opinion publique, elle parviendra à rallier autour d'elle les esprits les plus célèbres de son époque. En ce siècle de salons littéraires -- qui firent suite aux ruelles des Précieuses -- le sien sera le plus recherché.

Elle s'élèvera ainsi, à une époque où les classes sociales ne s'interpénétraient guère, de la noblesse rurale à la noblesse de cour.

Etant née en 1697, Marie de Vichy a été élevée dans les dernières années du règne de Louis XIV. Après les fastes et les scandales de sa jeunesse, le vieux roi, sous l'influence de Madame de Maintenon, exigeait de la vie de la Cour une austérité qui se faisait sentir dans tous les domaines. Le peuple était appauvri par les guerres et deux hivers particulièrement rigoureux, les nobles mécontents d'être maintenus en sujétion à la Cour ou sur leurs terres. La mort de Louis XIV, qui après avoir écrasé le Jansénisme, venait de traverser la crise du Quiétisme, apporta un soulagement qui se traduisit par un relâchement extrême des mœurs. Après 20 ans d'austérité, les nobles réagirent violemment et se ruèrent dans le libertinage dont le Régent donnait l'exemple.

"C'est une société trouble que celle-ci, à la fois sceptique, égoïste et frivole. Elle est bien superficielle et, cependant, elle sait donner à un certain art de vivre une expression si parfaite qu'après elle tout semble fade et qu'elle laisse l'amer regret des paradis perdus." (1)

Bien qu'ayant évolué dans l'entourage du Régent, Madame du Deffand se lassa vite des plaisirs qui y étaient offerts. Elle recherchait plus une royauté de l'esprit qu'une influence passagère sur Philippe d'Orléans. Peut-être appartenait-elle trop à la génération précédente pour pouvoir accepter la fureur de vivre qui était le fait de celle-là. De même, on la verra au couchant de sa vie, trop femme du monde pour pouvoir accepter les idées philosophiques; l'intérêt que les Encyclopédistes portaient au peuple lui était étranger. Ainsi, jamais complètement à l'aise avec ses contemporains, elle semble traverser son siècle à cloche-pied, trop puritaine pour la Régence et trop mondaine pour les philosophes.

Ces contradictions apparaissent dans les lettres à Horace Walpole bien plus que dans celles adressées à Voltaire. En effet, celles-ci se lisent comme une suite de récits amusants, souvent critiques, mais où seul l'esprit des correspondants apparaît. Les lettres à Horace Walpole rappellent bien davantage les romans par lettres dont le dix-huitième siècle a eu l'apanage. Elles font penser aux romans anglais, ou à la Nouvelle Héloïse. Souvent -- trop souvent, au gré de Walpole -- les événements du jour doivent laisser la place à l'état d'âme de Madame du Deffand.

(1) Forestier, Louis - Panorama du XVIIIe siècle français, p. 6.

Dans cette société en fermentation qui annonçait une ère nouvelle, Madame du Deffand n'était plus à sa place. Elevée sous les principes rigides d'un roi vieillissant, ayant connu les excès de la Régence, elle pouvait comprendre que l'on critiquât le régime et ses institutions périmées, mais l'idée que l'on put appliquer pratiquement ces nouvelles théories pour construire une société harmonieuse devait lui sembler aberrante. D'ailleurs, si elle ne se fit pas faute de se moquer de la religion et, avec prudence, de la Cour, elle avait pour ces reliques de l'autre siècle un fond d'admiration qui l'empêchait de suivre les philosophes dans leur entreprise de destruction.

Ayant vécu trop longtemps, elle a vu disparaître un à un tous ses amis, soit qu'elle les ait perdus par ses exigences et ses sarcasmes, soit que la mort ait fait son oeuvre.

Ainsi, mal à l'aise dans une époque à laquelle elle n'appartenait plus, connaissant la passion à un âge où une femme l'a déjà expérimentée et oubliée, elle rejoint les mélancoliques de toutes les époques qui ne peuvent trouver un but à leur vie, un idéal dans lequel se fondre.

PREMIERE PARTIE

Le scepticisme tel qu'il s'est manifesté vis-à-vis

- des liens familiaux
- du mariage
- de la religion
- des médecins
- de l'amitié
- de la Cour

-----o0o-----

Gaspard de Vichy-Champrond et son épouse, Anne Brulart de la Borde, eurent quatre enfants. Marie de Vichy, la future Madame du Deffand, était l'ainée. Certains de ses biographes la font naître à Dijon où son grand-père était Premier Président au Parlement de Bourgogne. D'autres indiquent Paris comme le lieu de sa naissance. Le Comte de Suarez d'Aulan, son descendant, affirme qu'elle est née au château de Champrond et qu'elle fut baptisée en l'église de Ligny-en-Brionnais (Saône-et-Loire).⁽¹⁾ On doit remarquer, cependant, que son acte de baptême ne figure pas sur les Registres de Catholicité de cette paroisse, alors que l'on y trouve les dates de baptêmes et les noms des parrains et des marraines de ses frères et soeur.

Le frère aîné de Madame du Deffand, Gaspard III de Vichy, embrassa, comme plusieurs de ses ancêtres, la carrière des armes, où il se distingua. Il reçut le titre de maréchal de camp mais, grièvement blessé en Bohême, il dut rentrer en France et son état de santé l'obligea à abandonner la vie militaire et il dut se démettre de sa brigade. Il consacra dès lors sa vie à l'embellissement de Champrond et à l'agrandissement de sa fortune.

Il avait épousé la fille de la Comtesse d'Albon, Diane, dont Julie de Lespinasse était la soeur adultérine. Bien que le bruit ait couru que le père de Julie était le Cardinal de Tencin, elle était, en réalité, la fille de ce même Gaspard de Vichy.

(1) Lettre du Marquis de Suarez d'Aulan du 31 juillet 1970

Le frère puiné de Madame du Deffand, l'Abbé Nicolas de Vichy, devint vicaire général de l'archevêché de Rouen et trésorier de la Sainte-Chapelle. Il vécut toute sa vie à Paris et entretint avec la Marquise les meilleures relations.

La plus jeune fille de Gaspard de Vichy et d'Anne Brulart, Anne, épousa un gentilhomme d'Avignon, le marquis de Suarez d'Aulan. Elle en eut quatre filles qui devinrent toutes religieuses, et un fils, Denis-François d'Aulan, qui fut le principal légataire de Madame du Deffand.

Anne Brulart, la mère de Madame du Deffand, s'entendait mal avec son mari et trouvait la vie à Champrond monotone. Elle faisait à Paris de fréquents séjours chez sa soeur, la Duchesse de Luynes, et c'est à Paris qu'elle contracta la petite vérole, dont elle mourut à la fin d'octobre 1711.

Marie de Vichy était âgée de 13 ans quand elle perdit sa mère. Elle ne fait jamais allusion à cette mort dans ses lettres à Walpole, mais le fait qu'elle s'identifie à une petite fille de 13 ans quand elle écrit à "son tuteur", laisse penser que cette mort l'a atteinte en profondeur, peut-être même à son insu, et que la protection de Walpole, ses gronderies, lui rappellent la douceur de l'enfance.

"J'oublie que j'ai vécu, je n'ai que treize ans." (1)

"Je veux être votre chère petite, comme si j'avais treize ans." (2)

Toute sa vie, Marie de Vichy resta très attachée à la famille de sa mère, à sa grand-mère qui, veuve du Président Brulart, épousa en

(1) Lettre à Horace Walpole du 5 mai 1766.

(2) Cité par Claude Ferval, Madame du Deffand - L'Esprit et L'Amour au XVIIIe siècle, p. 211.

secondes noces le Duc de Choiseul, et à sa tante la Duchesse de Luynes. Celle-ci sera son mentor, l'objet de son admiration et de son respect. Elle semble craindre son opinion et suivre ses conseils.

"La Duchesse de Luynes est née aussi raisonnable que les autres s'efforcent de le devenir." (1)

Marie de Vichy était peu attachée à son père, hobereau têtue, frustré et avide de possessions. Elle retrouvera en son frère Gaspard III ces caractéristiques, simplement un peu polies par le contact des Grands qu'il a connus à l'armée.

À la mort de sa femme, Gaspard II de Vichy eut la garde de ses quatre enfants, mais la Duchesse de Choiseul, leur grand-mère, et l'évêque de Troyes, leur grand-oncle, furent nommés subrogés-tuteurs. (2) La Duchesse de Choiseul s'occupait personnellement de l'éducation donnée aux enfants, et on la verra intervenir à plusieurs reprises dans la vie de Madame du Deffand. Elle savait que son gendre avait peu de tendresse à donner, lui qui avait dit à la mort de sa femme:

"Si ma femme n'avait eu la rage de Paris, nous aurions vendu chaque année six mille livres de blé de plus!" (3)

Madame du Deffand correspondait régulièrement avec sa sœur d'Aulan. Bien que leurs vies aient été aussi différentes que possible, une solide affection les unissait. Retenue en Provence par son mari et

(1) Ferval, Claude - Madame du Deffand - L'Esprit et L'Amour au XVIIIe siècle, p.88.

(2) Annales de l'Académie de Macon, Tome XX. p.470.

(3) Doscot, Gérard, Madame du Deffand, p. 24.

ses enfants, Madame d'Aulan invitait souvent sa soeur à venir se reposer auprès d'elle, mais Madame du Deffand craignait de s'y ennuyer car elle détestait la vie à la campagne et les nobles de province qui formaient la société d'Avignon. Madame d'Aulan et Madame du Deffand se tenaient au courant des événements familiaux et se rendaient de petits services. C'est à Avignon que fut tissée la moire bouton-d'or qui ornait les murs du salon du Couvent Saint-Joseph. Madame d'Aulan en surveilla la confection et l'expédition. Quand Denis-François d'Aulan eut atteint sa majorité, Madame du Deffand s'efforça de lui trouver une femme et une situation à la Cour.

L'abbé Nicolas de Champrond,

"Cet excellent homme au coeur tendre, à l'esprit timide, qui aurait pu prétendre à l'épiscopat et que la simplicité de ses goûts attacha pendant quarante ans à sa modeste sinécure de trésorier de la Sainte-Chapelle..." (1)

donna l'hospitalité à Madame du Deffand pendant que se préparait l'appartement du Couvent Saint-Joseph. Il tenta à plusieurs reprises de la réconcilier avec son mari et de la ramener à la religion de sa petite enfance.

Quand elle eut 5 ans, Marie de Vichy fut envoyée à Paris où sa tante de Luynes la plaça au couvent des religieuses de la Madeleine de Traisnel. Elle y resta 12 ans. Quand elle dut le quitter, son éducation étant terminée elle alla rejoindre son père au chateau de Champrond. Son frère aîné, Gaspard III, était aux armées, le plus jeune, au séminaire, sa soeur, au couvent. La vie à Champrond paraissait terriblement monotone pour une jeune fille élevée dans un couvent parisien car, si elle

(1) Ferval, Claude, Madame du Deffand, L'Esprit et l'Amour au XVIIIe Siècle pp. 110-111.

en était peu sortie, les visites qu'elle avait rendues à sa tante de Luynes et à sa grand-mère la Duchesse de Choiseul lui avaient donné un avant-goût de la société parisienne qu'elle devait plus tard orner et gouverner.

Gaspard de Vichy, tout occupé de ses domaines, laissait l'organisation de la maison à sa fille, mais, avare et dur, lui reprochait sans cesse ses dépenses. Marie se trouvait donc seule en compagnie de ce père tyrannique, beaucoup plus proche de ses paysans que des gentilhommes du pays. Champrond était :

"Une maison forte, comprenant une grosse tour carrée, flanquée de droite et de gauche de deux vastes pavillons. Elle était entourée de fossés profonds, que l'on franchissait par un pont-levis. On y voyait deux grandes terrasses, l'une de côté de bise, l'autre de midi, un parterre, une volière d'oiseaux, un ruisseau serpentant dans le parc auprès du château et de longues allées en charmilles dont l'une menait à une antique chapelle." (1)

Quand la Duchesse de Choiseul, inquiète de voir cette fille non mariée à 20 ans, proposa à son gendre le marquis du Deffand de La Lande comme prétendant possible, Gaspard de Vichy ne l'accepta que parce que le marquis demandait une très petite dot et qu'il possédait près de Champrond des terres qui touchaient aux siennes. On trouve, en effet, à quelques minutes de Ligny-en-Brionnais, un bois appelé "le bois Du Deffand", non pas parce que la marquise s'y promenait, mais parce qu'il lui appartenait à la mort de son mari.

Marie de Vichy ne fit aucune objection à ce projet de mariage. Les filles de son époque n'étaient jamais consultées et elle était trop

(1) Annales de l'Académie de Mâcon, Tome XX. p. 488.

heureuse d'échapper à l'ennui de Champrond et à la tutelle de son père pour s'opposer à la décision de sa famille.

Le mariage eut lieu à Paris, dans l'hôtel de la Duchesse de Choiseul. Il donna à la jeune fille l'occasion d'approcher ce grand monde qui la fascinait. Elle y fit la meilleure impression et découvrit qu'elle était jolie, qu'elle avait de l'esprit et, très vite, se jugea supérieure au mari qu'on lui avait choisi.

Jean-Baptiste du Deffand, maréchal de camp, colonel de dragons, lieutenant général au gouvernement d'Orléanais, était un bel homme un peu fruste de quelques années seulement plus âgé que sa femme. A cette époque où l'on voyait fréquemment des vieillards épouser de toutes jeunes filles, c'était assez exceptionnel. Cependant, dès que le marquis emmena sa jeune épouse en son château d'Etampes, elle s'y montra si réticente et si agressive qu'il dut, contre son gré, lui céder et regagner Paris où Madame du Deffand ne tarda pas à charmer tous ceux qui l'approchaient. Après quelques semaines de vie en commun, durant lesquelles elle se montrait d'autant plus insupportable avec son époux qu'elle était charmante avec les étrangers, Monsieur du Deffand regagna la province où l'appelaient ses fonctions de gouverneur de province et de gentilhomme campagnard. Ainsi s'établit une séparation à l'amiable. Monsieur du Deffand essaya plusieurs fois de reconquérir sa trop séduisante épouse, mais il n'y réussit jamais. Elle semblait éprouver pour lui un mépris qui se manifesta dès les premières heures du mariage et dont elle ne se départit jamais. Elle tournait en ridicule ses manières un peu simples, son goût pour la vènerie et la vie de campagne. A plusieurs reprises, son

frère l'abbé de Vichy, son amie, Mademoiselle Aissé, essayèrent de réconcilier les deux époux, mais Madame du Deffand fut inébranlable. Elle ne pouvait tolérer le pauvre homme dont elle portait le nom. Elle le trouvait faible et ennuyeux. "Il est, disait-elle, aux petits soins pour déplaire."

La Duchesse de Choiseul, au nom de la famille, et la Duchesse de Luynes, au nom de la religion, s'efforcèrent de ramener l'épouse rebelle dans le droit chemin. Mais le mariage avait donné à Marie de Vichy la conscience de sa personnalité. Elle savait que l'air des salons de Paris était son élément et, grisée par cette liberté nouvellement acquise, elle était bien décidée à ne les point quitter. Pour la première fois, elle brava sa famille et n'en acquit que plus d'estime pour elle-même.

Commença alors une vie consacrée au plaisir. Dans l'entourage du Régent, d'abord, dans celui de la Duchesse du Maine, ensuite, Madame du Deffand brilla immédiatement par son esprit, son charme, et les portraits en vers malicieux mais exacts qu'elle faisait de ses amis et de ses ennemis. Dès qu'elle eut atteint trente ans, on vit apparaître deux compagnons exigeants qui abimèrent pour elle tout ce que la vie pouvait lui apporter: le scepticisme et l'ennui, dont elle dit:

"C'est une maladie de l'âme qui absorbe tout, qui fait que rien ne nous profite."

Au fur et à mesure qu'elle vieillira, on les verra prendre plus d'importance dans ses pensées, et le tourbillon mondain dont elle essaiera de se griser n'est qu'un palliatif pour les combattre. Chaque plaisir qui se présentera sera analysé, chaque marque d'affection disséquée. Elle doutera de tout, et de tous. Ainsi, à la veille de commencer avec Julie

de Lespinasse une vie en commun qui durera dix ans, au moment où Julie lui donne les marques de reconnaissance les plus vives, elle lui écrira:

"Je suis naturellement méfiante, et tous ceux en qui je crois de la finesse me deviennent suspects au point de ne pouvoir prendre confiance en eux." (1)

C'est pour échapper à cet ennui toujours grandissant qu'elle vivra la nuit et consacra ses jours à dormir. Elle ne peut oublier sa conception pessimiste de la vie qu'au milieu de la société brillante qu'elle a rassemblée, dans son salon où ne sont acceptés que les intelligences les plus vives de son temps, et où son esprit peut être apprécié à son juste mérite. Cette même société, elle la juge impitoyablement mais ne peut se passer d'elle.

"Je hais le grand monde parce que j'y suis déplacée, mais je crains encore plus la solitude. J'aime la société, elle m'est nécessaire, et je me crois toujours à la veille d'en manquer." (2)

Le monde, en lui procurant des joies superficielles, l'aide à oublier pour de courts instants que:

". . . tout ce qui existe est malheureux, un ange, une huître, peut-être un grain de sable; le néant, le néant, voilà ce qui vaut le mieux." (3)

(1) Lettre à Julie de Lespinasse de mai 1754.

(2) Lettre à Horace Walpole du 13 avril 1777.

(3) Lettre à Horace Walpole no. 64 du 20 février 1767.

Après trente années d'une vie mondaine réussie qui, tout en lui apportant de fortes satisfactions d'amour-propre, ne lui avait pas donné de bonheur, Madame du Deffand fut menacée de cécité. Les médecins lui conseillèrent avant tout le repos et l'éloignement du tourbillon mondain qui la fatiguait. Elle décida d'aller passer quelques mois à Champrond auprès de son frère Gaspard et de sa belle-soeur, Diane D'Albon. Son frère lui inspirait peu d'affection, et Diane d'Albon de Vichy était une femme simple, gourmande, uniquement préoccupée de la bonne tenue de sa maison et du bien-être des paysans de Ligny.

Elle fit à Madame du Deffand l'accueil le plus chaleureux. Après quelques jours, Madame du Deffand commença à s'ennuyer. Les trois enfants des Vichy la fatiguaient. Son esprit critique s'exerçait aux dépens des visiteurs, gentilhommes campagnards ayant peu de conversation. Champrond rappelait à Madame du Deffand les mornes années qu'elle y avait passées avant son mariage. Le site bien qu'un peu austère, était beau, mais elle n'était pas sensible à la nature. Seule, Julie de Lespinasse, qui demeurait à Champrond depuis la mort de sa mère Madame d'Albon et servait de gouvernante à ses neveux, pouvait soutenir de longues conversations avec la marquise. La situation malheureuse de Julie, l'ardeur de ses sentiments, la noblesse de son coeur, une similitude de tempéraments que peut expliquer sa mystérieuse filiation, tout contribuait à la rapprocher de la marquise, et tout contribuait à éloigner celle-ci de ses parents.

"Fille de la comtesse d'Albon, soeur de la comtesse Gaspard de Vichy - nièce bâtarde de Madame du Deffand - bien des traits confirment cette parenté: passionnées, autoritaires, véhémentes, les deux femmes semblent animées d'un même souffle, et comment ne serait-on pas frappé de la fraternité de leurs esprits, clairvoyants tous deux, bien disants, s'exprimant par lettres avec un parfait naturel et souvent de l'éloquence?" (1)

Après quelques mois à Champrond, interrompus par quelques visites à Mâcon et à Lyon, où la société lui paraissait plus proche de celle qui lui manquait tant, Madame du Deffand décida Julie à quitter les de Vichy, et à se retirer dans un couvent en attendant de rejoindre sa nouvelle protectrice à Paris. Gaspard de Vichy ne pardonna pas à sa soeur d'avoir soustrait Julie à son influence, et leurs relations en furent considérablement refroidies. Par contre, le jeune Abel de Vichy, fils de Gaspard, qui avait quatorze ans à l'époque de la visite de Madame du Deffand, et qui était très attaché à sa demi-soeur Julie, continua à correspondre avec Madame du Deffand et lui rendit visite à maintes reprises.

Le séjour de Madame du Deffand à Champrond fut un échec. L'état de ses yeux empira et son attachement pour Julie de Lespinasse, qui lui fit perdre la confiance de son frère, devait lui apporter d'amères souffrances.

(1) Ferval, Claude, Madame du Deffand - L'Esprit et L'Amour au XVIIIe siècle, p. 120.

La seconde tentative de rapprochement avec les membres de sa famille eut lieu dans les dernières années de la vie de la Marquise. Ses lettres à Horace Walpole en donnent une description minutieuse.

En 1778, Madame du Deffand a 81 ans. Elle se sent seule, bien qu'entourée des soins dévoués de son secrétaire Wiart, qui est auprès d'elle depuis vingt ans. Les preuves de son attachement sont l'objet de l'admiration de tous. Il lit à haute voix jusqu'à l'aube les textes choisis par sa maîtresse, il a appris l'anglais pour lui plaire. En dépit de cette vie consacrée à son bien-être, et de l'affection de ses amis, Madame du Deffand voudrait auprès d'elle quelqu'un qui lui devrait tout, et dont le seul souci serait de la distraire. Regrettant peut-être obscurément de n'avoir pas eu d'enfants, elle décide de s'attacher son neveu d'Aulan et sa femme, et loue pour eux un appartement proche du sien au Couvent Saint-Joseph.

"Je m'intrigue pour avoir ce neveu dont je vous ai parlé; il me marque de l'amitié, il en aurait peut-

être davantage si j'étais plus en état de lui
faire du bien..." (1)

Denis-François d'Aulan avait épousé une jeune fille originaire de La Rochelle, Suzanne Harouard du Beignan. A cette époque où les mariages harmonieux étaient rares, les alliances étant dictées par des intérêts de famille et non par des liens sentimentaux, l'union des jeunes d'Aulan représentait un paradoxe. Tous deux de santé fragile, ils étaient aux petits soins l'un pour l'autre et souffraient dès qu'ils devaient se séparer.

"Mon neveu, qui est ici depuis les premiers jours d'août, me paraît déterminé à faire venir sa femme et à ne me plus quitter; c'est un homme très doux, sans prétentions, sans affectation; il n'est ni embarrassé ni empressé; ce n'est pas un grand génie; ce n'est pas un grand esprit; mais il a le sens droit. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il a une fort mauvaise santé; il est forcé à vivre de régime et à se coucher de très bonne heure. Il aime beaucoup sa femme; il est nécessaire qu'elle vienne ici pour qu'il y reste..." (2)

Madame d'Aulan vint bientôt rejoindre son mari à Paris et fit la meilleure impression sur la Marquise.

"J'ai vu ma nièce, j'en suis contente; ses projets sont conformes à mes intentions. J'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me causera aucun embarras; elle n'a, dit-elle, pour objet que moi; elle ne se soucie de faire connaissance avec personne, ne me verra qu'aux heures qui me conviendront, s'en retournera à Avignon, si j'y consens, dans le courant d'octobre. Ne me demandez plus à quoi elle me sera bonne, je n'en sais rien; mais je pense qu'elle me sera ce qu'est un garde-fou, qui n'est nécessaire que pour rassurer l'imagination." (3)

(1) lettre à Horace Walpole du 28 janvier 1778.

(2) lettre à Horace Walpole du 20 septembre 1778.

(3) lettre à Horace Walpole du 18 avril 1779.

Il est évident que si Madame du Deffand a appelé auprès d'elle ses neveux d'Aulan, c'est pour son propre confort. Elle attend d'eux des soins, une présence, un regain de vitalité. Pendant quelques mois, la cohabitation lui convient. La compagnie de son neveu lui plait, et elle supporte celle de sa femme sans déplaisir, ce qui ne laisse pas de la surprendre, d'ailleurs.

"Je soupe ce soir avec mon neveu chez la petite sainte; ma nièce ne se soucie point de souper en ville, elle aime à se retirer de bonne heure; j'ai tout lieu de croire qu'elle ne m'embarrassera pas." (1)

"Mon népotisme tourne mieux que je ne l'avais espéré; ce sont de très bonnes gens qui me marquent beaucoup d'amitié et qui évitent de me gêner et de m'ennuyer." (2)

Mais Madame du Deffand, qui se couche vers huit heures du matin, dort tout le jour et passe ses nuits à recevoir, peut mal comprendre ce jeune couple qui ne recherche pas le monde et trouve son bonheur en la compagnie l'un de l'autre. Après un an de vie commune, elle les renvoie à Avignon sans penser au bouleversement qu'elle a pu provoquer dans leur vie. Elle les juge durement, les décrivant ainsi à Horace Walpole:

"L'article de votre lettre sur mon neveu n'est pas dénué de toute vérité. Sa femme et lui ont peu d'âme. La femme est extrêmement dévote, c'est être quelque chose. Le mari n'est rien et peut se comparer, comme je vous l'ai dit, à une espèce de parapet, qui ne met pas à l'abri du danger, mais qui rassure un peu l'imagination." (3)

Elle les rejette parce que, les comparant aux fins esprits dont elle a toujours été entourée, les mesurant au sien, elle est trop entière pour

(1) lettre à Horace Walpole du 3 mai 1770.

(2) lettre à Horace Walpole du 17 août 1779.

(3) lettre à Horace Walpole du 4 avril 1780.

les accepter tels qu'ils sont: des hobereaux simples et dévots.
Le portrait qu'elle en fait à Walpole est mordant, mais il semble démuné de toute humanité.

Les relations de Madame du Deffand avec ses neveux d'Aulan suivent un itinéraire précis que l'on retrouvera dans toutes ses amitiés: enthousiasme, générosité, suivis par le désenchantement et l'indifférence. Ne rencontrant pas l'affection absolue qu'elle recherche, elle cesse d'aimer ceux qui l'aiment car ils ne l'aiment pas assez. Elle attend trop des êtres, ne souffre pas de devoir partager leur attention avec d'autres, veut être leur tout et, déçue, les raye de sa vie.

Les rapports de Madame du Deffand avec sa famille rappellent son attitude vis-à-vis de la religion. Elle est trop marquée par son éducation et son siècle pour rompre avec eux, mais elle n'y croit pas. Elle essaie de s'y raccrocher en temps de crise, mais en vain. Elle doute, alors qu'elle voudrait croire, et, désappointée, retombe dans une indifférence de bon ton.

Lorsqu'en 1750, le marquis du Deffand mourut en laissant à son épouse des rentes assez importantes pour qu'elle puisse améliorer son train de vie, elle abandonna la modeste demeure qu'elle occupait rue de Beaune pour un appartement du Couvent Saint-Joseph.

Le Couvent Saint-Joseph abritait de nombreuses femmes du monde, quelques-unes un peu compromises, qui désiraient mener une vie calme sans pour cela renoncer aux distractions mondaines. C'est ainsi que Madame du Deffand y connut tour à tour la Duchesse de Chatillon, Mademoiselle Clairon et, vers la fin de sa vie, la jeune Madame de Genlis

dont le mari était un lointain parent de Madame du Deffand, un Brulart de la branche des comtes de Genlis.

Le célèbre salon bouton d'or de Madame du Deffand fut un salon de grande dame où seul l'esprit le plus raffiné avait ses droits, et où se mêlaient harmonieusement le savoir-vivre aristocratique et le goût littéraire. Il prenait en quelque sorte la relève des ruelles des Précieuses du siècle précédent. S'y rencontraient des représentants de la noblesse comme le Prince et la Princesse de Beauvau, le duc de Nivernais, ministre et académicien, Monsieur de Formont, conseiller au Parlement de Normandie et grand ami de Voltaire, le Marquis d'Ussé, petit-fils de Vauban, cousin de la Marquise, mais aussi d'Alembert, dont l'esprit faisait oublier la naissance irrégulière. Il côtoyait même, chez Madame du Deffand, le Comte de Pont-de-Veyle et le ministre d'Argental, qui étaient les neveux de sa mère, Madame de Tencin, et les lointains cousins de leur hôtesse. Ils avaient été élevés avec Mademoiselle Aïssé depuis que Monsieur de Ferréol l'avait ramenée de Turquie, et la traitaient comme leur soeur. Son fidèle amant, le Chevalier d'Aydie, était également un des habitués de Madame du Deffand.

Enfin, le groupe des écrivains célèbres, Voltaire, Montesquieu, Marmontel, La Harpe, Marivaux, Sedaine et Condorcet pouvait y rencontrer les Anglais de passage à Paris comme Gibbon, Hume, Lord Shelburne et Horace Walpole.

Dans le salon de Madame du Deffand, les hommes étaient infiniment plus nombreux que les femmes. Elle redoutait la beauté des jeunes et s'ennuyait en la compagnie des femmes plus âgées. De plus, si elle

applaudissait aux emardées de l'esprit d'un d'Alembert, elle ne tolérait pas la licence et les femmes de moeurs légères lui déplaisaient. Seule, faisait exception, la Maréchale de Luxembourg, qui fréquenta fidèlement Madame du Deffand pendant toute sa vie, et qui faisait oublier les scandales auxquels elle avait été mêlée dans sa jeunesse par l'esprit mordant dont elle faisait preuve dans sa maturité.

Madame du Deffand était la première à se moquer de certains ecclésiastiques, des convulsionnaires de Saint-Médard et du Diacre Paris, mais n'aimait pas que l'on tournât en ridicule la religion dans son ensemble. Elle pouvait douter de la réalité de la religion catholique, mais ne tolérait pas l'athéisme.

Les parents de Madame du Deffand étaient tous deux de fervents chrétiens. Gaspard II de Vichy, si âpre au gain qu'il ait été, avait fait don de nombreux ornements à la petite église de Ligny-en-Brionnais, comme ses parents avant lui. On peut encore y voir un tableau représentant Sainte-Anne, sous les traits de sa mère, Madeleine d'Amanzé, avec le Christ-enfant et Saint-Jean-Baptiste, pour lequel il avait posé. Gaspard III, le frère de la Marquise, s'occupa des pauvres de la paroisse, en choisit un pour parrain de l'un de ses enfants, et fut, comme sa femme, inhumé dans le cimetière de Ligny, "au midi de la chapelle de Champrond. Dix-neuf ecclésiastiques assistaient à la cérémonie funèbre." (1)

Abel de Vichy, son fils, connu sous le nom de marquis de Vichy-Montceaux, était d'un scepticisme religieux notoire. Il s'était livré à de nombreuses recherches en histoire naturelle et en chimie et avait espéré, en raison de ses connaissances, faire partie de l'expédition de la

(1) Annales de l'Académie de Mâcon, Tome XX, p. 468. Paris.

Pérouse, mais sa candidature ne fut pas agréée. Son goût pour les sciences occultes l'avait amené à se lier avec le célèbre Cagliostro et tous deux firent des expériences d'alchimie à quelques lieues de Champrond, au château de Montceaux-l'Etoile. Celui-ci fut brûlé et rasé par les paysans en 1793. La légende veut qu'à l'heure actuelle le lieu soit encore hanté. Abel de Vichy fut exécuté par le tribunal révolutionnaire pendant la Terreur.

Denis-François d'Aulan, son cousin, profondément religieux et d'un naturel aussi peu combattif que possible, fut également victime des événements et fut pendu à Avignon par la foule des révolutionnaires en 1791.

Comme c'était la coutume du temps, Marie de Vichy fut envoyée très jeune au couvent pour y acquérir des rudiments d'éducation et y passer les années qui la séparaient de l'âge du mariage. L'établissement choisi était le couvent des Bénédictines de la Madeleine de Traisnel, rue de Charonne à Paris, qui avait une réputation de légèreté car la Supérieure précédente était protégée par le Ministre d'Argenson qui lui faisait de fréquentes visites. Quand Marie de Vichy y fut amenée, l'ordre y était rétabli mais le couvent manquait tout de même d'austérité. On y enseignait les bonnes manières, la religion, des rudiments d'histoire ancienne et de menus travaux de couture. L'amie de Madame du Deffand, Mademoiselle Delaunay, décrit ainsi ses déboires quand elle entra au service de la Duchesse du Maine:

"J'entrai en fonctions; on me donna pour partage ce qui s'appelle, en termes de l'art, des chemises à bâtir. Je n'avais jamais fait que les petits ouvrages dont on s'amuse dans les couvents, et je n'entendais rien aux autres..." (1)

(1) Mémoires de Mademoiselle Delaunay, cités par ROMI, p. 115.

Madame du Deffand déplora toute sa vie l'éducation insuffisante qu'elle reçut au couvent.

"Je sens tout le malheur qu'il y a de n'avoir rien acquis de sa jeunesse; on ne vit dans sa vieillesse que sur le bien d'autrui... L'ignorance rend la vieillesse plus pesante." (1)

En réalité, cette éducation était fort convenable pour l'époque mais Marie de Vichy voulait tout apprendre et fit preuve, très jeune, d'une totale irrévérence en matière de religion.

"J'étais comme Fontenelle, j'avais dix ans que je commençais à n'y rien comprendre." (1)

Madame de Luynes, avertie par les bonnes religieuses de la dangereuse franchise et de l'esprit frondeur de sa nièce, lui dépêcha Massillon pour la ramener dans le droit chemin. Le célèbre prédicateur s'amusa de l'intelligence de l'enfant, mais conseilla simplement aux religieuses de lui acheter "un catéchisme de cinq sous". Cette visite ne changea donc en rien le scepticisme de l'enfant.

Il peut être intéressant de noter que l'éloquence du même Massillon impressionna tellement Charles-Jean-François Hénault qu'il se crut une vocation religieuse. Massillon était un ami du père du futur Président et fit entrer le jeune homme à l'Oratoire.

"C'était au moment, dit-il, où commençait la grande réputation de Massillon, qui venait quelquefois dîner chez mon père, où l'on ne dinait guère. L'ambition de l'éloquence entra dans ma tête de quinze ans; mon père en fut fort aise, je ne sais pas pourquoi, et je pris l'habit au noviciat de l'Oratoire en 1700."

"La perfection à laquelle je sentais que je ne pouvais

(1) Lettre à Voltaire du 24 mars 1772.

atteindre me rebuta et je pris mon congé. Le P. de la Tour, général, voulut bien m'en marquer du regret; mon supérieur du noviciat en pleura, c'était bien la meilleure pâte d'homme que j'aie connu; pour le P. Massillon il en rit, en lui disant: 'Hé! de bonne foi, mon père, est-ce que vous avez jamais cru qu'il nous resterait.'"

"Il est certain que rien n'était moins conforme aux aptitudes et au caractère d'Hénault que la vocation ecclésiastique; malgré cela, ces deux ans passés à l'Oratoire laissèrent des traces durables dans son esprit, car les impressions reçues dans la jeunesse se gravent si profondément qu'elles finissent par demeurer seules à notre déclin."

"Ce fut, dit-il, le plus heureux temps de ma vie." (1)

Ainsi deux êtres d'un même milieu social, soumis aux mêmes influences, qu'unira une amitié de quarante ans, ont eu, en matière de religion, une attitude diamétralement opposée. Le Président a cru toute sa vie, a observé en mondain les pratiques de sa jeunesse, et a fait une vieillesse et une mort édifiantes, au plus grand mépris de Madame du Deffand:

"Vous savez qu'il était devenu dévot, ou plutôt qu'il en avait embrassé l'état: son esprit n'était pas convaincu, ni son cœur n'était pas touché mais il remplaçait les plaisirs et les amusements auxquels son âge le forçait à renoncer, par de certaines pratiques." (2)

Le Président fut vengé en ce que Madame du Deffand revint à la religion après la mort de son vieil ami, mais sans élan de foi, pour essayer par la pratique de trouver un remède à son scepticisme. On vit dans ce changement la preuve de l'aridité de son cœur.

(1) Perey, Lucien, Le Président Hénault et Madame du Deffand, pp. 5, 6 et 7.

(2) " ibid. p. 482.

"C'est apparemment pour aimer quelque chose qu'elle avait voulu plusieurs fois être dévote." (1)

Cette divergence de vues s'explique par le fait que le Président Hénault voulait croire alors que Madame du Deffand repoussait ce que sa raison ne pouvait comprendre. Toutefois, cette raisonneuse enviait ceux de ses proches qui avaient la foi:

"Je voudrais bien être dévote, ainsi que vous, mais notre volonté ne décide pas de nos dispositions. Ce n'est pas l'attachement que j'ai pour les choses du monde qui me détourne de la dévotion, c'est mon malheur. L'état de religieuse est peut-être préférable à bien d'autres." (2)

Elle s'entoure d'ecclésiastiques et va de déception en déception car aucun ne peut lui en imposer. De Massillon, le prédicateur mondain, à son frère, le modeste abbé, en passant par l'évêque de Mirepois, l'ami et le confident de la Duchesse de Choiseul, aucun ne peut apaiser l'angoisse qui étirent son cœur.

"By the end of November she had left Chamrond to stay with the Bishop de Lort de Serignan de Malprás at Mâcon. With him she quarrelled amicably and felt herself once more in the atmosphere of true conversation. In April she visited Julie in her Convent and enlisted the Cardinal de Tencin on her side." (3)

"L'Evêque de Mirepois est arrivé ces jours-ci, j'en ai assez de joie, mais pas trop." (4)

On verra plus loin qu'en avançant en âge, la raison chez elle fait place au sentiment mais elle a été trop marquée par le scepticisme de sa jeunesse pour se laisser envahir par l'émotivité qui accompagne la

(1) M. de la Harpe. - cité par André Bellessort - Les Salons au XVIIIe siècle - Le Salon de Madame du Deffand, p. 309.

(2) Lettre de Madame du Deffand à Madame d'Aulan du 3 mars 1755.

(3) Royde-Smith, Naomi, The Double Heart, p. 42.

(4) Lettre du 6 janvier 1779 à Horace Walpole.

religion et ce coeur qui s'est manifesté tardivement a été envahi par une passion si violente qu'elle ne laisse à Dieu aucune place.

Madame du Deffand n'abandonna d'ailleurs jamais tout à fait les pratiques religieuses mais si l'on sent un sincère effort d'y trouver quelque consolation, on est forcé d'y voir plus une fonction mondaine qu'un appel profond.

"Je me suis mise à la réforme; pour l'instant, je renonce aux spectacles; je vais à la grand'messe de ma paroisse." (1)

Quand, en 1748, elle se voit atteinte d'un mal qui va la conduire à la cécité complète, elle essaie d'opérer un changement complet dans son genre de vie. Elle part à la campagne, s'efforce d'aimer la saine monotonie de la province, et se tourne vers la religion, mais cette nouvelle vie est trop différente de ce qu'elle aime, et elle est trop âgée pour en changer. Ce retour à la religion n'est que temporaire et elle retombe dans ses doutes.

"Before the darkness becomes absolute she will go into exile, will mortify her dearest instincts, will with a frantic clutching at some form of penitence, try whether there is any salvation in the practice of a religion she has always rejected. Away from Paris, buried in the quiet countryside where she was born, Madame du Deffand will see if God can perform miracles or, as her insistent scepticism and common sense have it, whether country air and a quiet life will restore her failing sight." (2)

(1) Ferval, Claude, Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle, (Paris: Arthème Fayard & Co., 1933), p. 117.

(2) Royde-Smith, Naomi, The Double Heart, p. 40.

C'est à Mâcon, au cours d'une réception à l'évêché, qu'elle rencontra l'abbé Pierre Sigorgne dont elle avait entendu parler pour ses travaux scientifiques et ses idées audacieuses. Il lui plut tout de suite et ainsi commença une amitié qui devait durer jusqu'à la mort de la Marquise. Ils firent ensemble de nombreuses promenades tout en discutant des sujets les plus divers:

" . . les grandes idées philosophiques du siècle, les problèmes sociaux ou théologiques, les découvertes de la science. Leurs discussions étaient d'autant plus passionnées que leur façon de considérer les choses ou leur manière de raisonner différaient toujours; leurs caractères s'affrontaient, mais ils s'enviaient mutuellement leur intelligence, et sans même s'en rendre compte, ils avaient l'un sur l'autre une influence grandissante." (1)

L'abbé Sigorgne, tout en s'opposant au conservatisme de ses supérieurs, tout en faisant confiance à l'avenir de la science, était profondément croyant. A chacune de ses visites à Paris, il s'efforça de rapprocher la Marquise de la religion, et si quelqu'un était capable de l'influencer, c'était bien cet homme à l'intelligence hardie qu'elle ne cessa jamais de respecter.

" . . un grand-vicaire de Mâcon, homme d'esprit que j'ai connu en province, et que le ciel a envoyé à mon secours!" (2)

Madame du Deffand essaya à plusieurs reprises d'obtenir pour son protégé une charge qui le rapprocherait de Paris, mais le duc de Choiseul qui devait s'en occuper tomba en disgrâce et elle dut renoncer

(1) Rater, Marcel, L'Abbé Sigorgne et Madame du Deffand, (Mâcon: Protat Frères, 1964), p. 48.

(2) " ibid. p. 49.

à son projet. Elle aurait également désiré se l'adjoindre comme secrétaire.

"Madame du Deffand rêvait d'attacher l'abbé Sigorgne à sa personne et le pressait de rester tout à fait à Paris, mais il lui répondait que vingt ans de vie mâconnaise avaient fait de lui un provincial invétéré, et qu'au demeurant sa fortune était trop mince pour habiter Paris." (1)

Ainsi ses ancêtres maternels, les Brulart, auxquels elle doit son esprit brillant, en lui lèguant une faculté de raisonnement remarquable, l'ont également privée des consolations d'une religion dont eux-mêmes ne s'étaient jamais éloignés.

Comme elle avait toujours observé les rites les plus courants de la religion, il était normal qu'elle reçut à son lit de mort la visite du curé de sa paroisse. Elle le fit "sans frayeur et sans répugnance" comme se devait de le faire toute grande dame de son époque. Il était bienséant de se mettre en règle avec Dieu, et seule l'extrême faiblesse de ses derniers jours l'empêchèrent de faire une confession complète.

La notion du néant qui pour elle avait été une réalité presque tangible, ne semble pas l'avoir torturée dans ses derniers moments. Elle fit une fin pleine de dignité, mais la grâce lui a manqué, qui aurait pu l'aider à supporter la vanité des plaisirs et la misère de la condition humaine.

A ce propos, on peut noter que l'ultime conversion d'Alfred de Vigny qui fit couler tant d'encre et où certains biographes ne voient qu'une faiblesse du corps, peut s'expliquer, comme dans le cas de Madame du Deffand, par cette sorte de politesse envers Dieu, et une soumission aux usages de la classe sociale à laquelle tous deux appartenaient.

(1) Rater, Marcel, L'Abbé Sigorgne et Madame du Deffand, (Mâcon: Protet Frères, 1964), p. 49.

Madame du Deffand appartenait à sa caste par le respect des convenances qui se manifesta dans sa jeunesse par la discrétion qu'elle observa dans ses aventures amoureuses et par les pratiques d'une religion à laquelle elle ne croyait guère. Elle appartenait à son siècle par le culte de la raison mais, de ce siècle, elle rejetait l'action qui aurait pu palier son ennui. En effet, autant le dix-septième siècle fut statique, autant le dix-huitième siècle fut dynamique en encourageant les voyages et la curiosité des pays étrangers. Ainsi, séparée d'Horace Walpole, souffrant horriblement de cette séparation, jamais elle ne le visita dans son Strawberry Hill dont elle rêvait sans cesse. Certes, elle était aveugle et vieillissante, mais ses serviteurs dévoués auraient pu organiser son voyage sans trop d'inconfort. La visite qu'elle fit à la duchesse de Choiseul en exil à Chanteloup fut brève, unique, sans joie, et il semble que Madame du Deffand ne put trouver un semblant de sécurité que dans le salon bouton d'or du Couvent Saint-Joseph. Assise dans son fauteuil "capitoné à dossier circulaire" au coin de la cheminée où les armes de Madame de Montespan lui rappelaient la fragilité des gloires terrestres, elle répandait de sa voix monocorde les mots d'esprit qui faisaient son succès et qui, tout en égratignant légèrement la religion qui l'avait déçue, n'osaient cependant pas l'attaquer de front. Ainsi, un jour que le Cardinal de Rohan racontait devant elle que Saint Denis, après son martyre, avait porté sa tête entre ses mains pendant plusieurs lieues, elle dit -- "Oh, Monseigneur, il n'y a que le premier pas qui coûte." Plus tard, apprenant la mort de

Julie de Lespinasse, elle s'écria: "Que la Sainte Vierge prenne garde: si la défunte est au paradis, elle lui enlèvera l'affection du Père Eternel."

Ainsi Madame du Deffand ne croit à rien, ni à Dieu qui ne s'est pas manifesté à elle, ni aux êtres qui l'ont déçue. Désabusée, elle n'a rien à quoi se raccrocher. Ses contemporaines ont un foyer, des enfants dont les problèmes les occupent. Oisive au coeur solitaire, elle a parfois des accents jansénistes sans espoir:

"Quel néant que la vie! s'écrie-t-elle; mieux vaudrait n'être pas née!" (1)

(1) Lettre à Voltaire du 28 octobre 1759.

L'attitude sceptique, mais prudente, que Madame du Deffand conserve vis-à-vis de la religion peut s'expliquer d'une part par son éducation et, d'autre part, par les amis dont elle s'entourait. Parmi ceux-ci se trouvaient, certes, des chrétiens fervents comme Mademoiselle Aïssé qui fit une fin édifiante. S'y trouvaient également des athées convaincus comme d'Alembert qui n'hésita pas à chasser du chevet de Madame Geoffrin religieuses et prêtres. Quant à Voltaire, s'il était, profondément irreligieux -- tout comme la plupart de ses contemporains -- sa foi en l'homme et sa vitalité l'empêchaient de désespérer avec son amie. Ainsi, quand Madame du Deffand lui écrit:

"Vous voulez que je vous fasse part de mes réflexions? Ah! Monsieur, que me demandez-vous là? Elles se bornent à une seule, et celle-là est bien triste: c'est qu'il n'y a qu'un malheur dans la vie, qui est d'être né. Aucun état, quel qu'il puisse être, ne me paraît préférable au néant." (1)

Il répond par cette lettre pleine de stoïcisme:

"Supportons la vie qui n'est pas grand'chose et méprisons la mort qui n'est rien du tout. Ce n'est pas que le néant n'ait du bon, mais je crois impossible de l'aimer véritablement, malgré ses bonnes qualités. Quant à la mort, raisonnons un peu, je vous prie: ce n'est pas un moment douloureux: on ne la sent pas; elle ressemble au sommeil comme deux gouttes d'eau. Ce n'est pas l'idée qu'on ne se réveillera pas qui fait peine, c'est l'appareil qui est horrible, c'est la cruauté que l'on a de nous avertir que tout est fini." (2)

(1) Lettre à Voltaire, du 2 mai 1764.

(2) Lettre de Voltaire, de juin 1764, cité par: Ferval, Claude, Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle,

Bien qu'ils soient contemporains, la différence d'attitude entre Voltaire et Madame du Deffand apparaît clairement. Tous deux appartiennent à une époque où les esprits commencent à faire un retour général sur eux-mêmes et contestent tout ce qui a été admis précédemment.

Mais alors que chez Voltaire le doute engendre l'action et que l'infaillibilité de Dieu a été remplacée par le progrès de l'homme, l'esprit de logique de Madame du Deffand la prive du soutien de la foi sans rien lui offrir pour le remplacer.

Cet esprit de logique, qui avait rendu célèbre son grand-père le Président Brûlart, l'empêchait d'accepter l'inexplicable de la religion chrétienne. Il aurait dû la rapprocher de l'esprit des Encyclopédistes.

"Pour notre lecteur moyen et pieux la religion était une chose simple et claire. Elle avait été clairement et simplement révélée par Dieu dans des livres nettement définis. . .

. . .

Mais que lui révélait l'Encyclopédie dans les articles tels que Bibliothèque, Bible, Cabale, Canon, Chronologie sacrée, Encyclopédie, Hiérarchie etc...? C'était, par exemple, que l'Ancien Testament est la réunion d'oeuvres disparates, obscures, souvent et brutalement contradictoires, dont la date est fort incertaine, dont le sens fort difficile souvent à démêler, dont il a fallu éliminer des ouvrages apocryphes qu'on ne reconnaît pas comme inspirés.

. . .

Ou bien que les premiers chrétiens nous ont laissé un assez grand nombre d'ouvrages dont la doctrine est fort différente...

. . .

Ou bien encore que la religion telle qu'on la pratique, dans le détail de ses cérémonies et de ses rites, n'est pas directement une institution divine, mais le plus souvent une suite de créations et de transformations, l'oeuvre des hommes chargés (ou, suggère l'Encyclopédie, qui se disent chargés) d'interpréter la volonté de Dieu." (1)

(1) Daniel Mornet - La Pensée française au XVIIIe siècle
(Paris: A. Colin - 1926) p. 88.

Madame du Deffand était liée à ce formidable mouvement par ses amis d'Alembert et Voltaire, et par le Baron d'Holbach et Helvétius qui fréquentaient son salon. Pourtant, elle détestait l'Encyclopédie. Certes Diderot ne lui avait guère plu et ne l'avait visitée qu'une seule fois. Certes, d'Alembert, en abandonnant le salon de sa vieille amie, avait entraîné chez Julie de Lespinasse la plupart des Encyclopédistes. Cependant, il n'est pas trop hardi de penser qu'un vieux fond de religion, de respect pour les rites de celle-ci, l'ait éloignée de ce mouvement turbulent, qui, sous prétexte de les éclairer, semait le doute dans l'esprit des lecteurs en mettant le dogme en question.

Deux autres points éloignaient encore Madame du Deffand de l'Encyclopédie: elle n'avait pas l'esprit scientifique et elle ne s'intéressait pas au sort de l'humanité. Elle n'admettait pas ce qu'elle ne pouvait comprendre et l'intérêt de Madame du Châtelet pour les mathématiques et l'astronomie lui semblait une affectation.

"On en est venu à dire qu'elle s'était mise à apprendre la géométrie pour parvenir à entendre son propre livre." (1)

Enfin, l'idéologie de l'Encyclopédie, avec ses répercussions politiques et sociales, qui devaient amener le bonheur du peuple sous la direction d'un monarque éclairé, importait peu à Madame du Deffand qui, il faut bien le dire, ne s'intéressait qu'à elle-même. Cependant, en dépit de cet égocentrisme qui ne fit que croître avec l'âge, elle sut s'attacher de précieux amis par son esprit, son hospitalité et, surtout, sa faculté d'attention. On pourrait lui appliquer la description que fait Sainte-Beuve du Chevalier d'Aydie, l'ami de Mademoiselle Aïssé:

"Il sait écouter et goûter." (2)

(1) Cité par Orioux, Jean, Voltaire, p. 266.

(2) Sainte-Beuve, Portraits Littéraires, p. 647.

La correspondance de Madame du Deffand avec Horace Walpole, tout comme ses lettres à Voltaire ou à la Duchesse de Choiseul, abonde en conseils d'hygiène et en remèdes contre les maux dont souffrent ses amis. Il est à noter qu'il s'agit bien davantage de leur santé que de la sienne. Si l'état mélancolique de Madame du Deffand a fait l'objet de l'étude du Dr. Klerks, sa condition physiologique présente également quelque intérêt.

Les premiers malaises de Madame du Deffand datent de l'époque où sa liaison avec le Président Hénault se transforme en une amitié confortable. Épuisée par la vie mondaine qu'elle mène depuis plusieurs années, elle se rend à Forges-les-Eaux pour y soigner ce que l'on croit être une tumeur et qui disparaît sans soins spécifiques. Madame du Deffand vante au Président les bienfaits du repos, sinon de la cure. Les eaux de cette ville étant encore à l'heure actuelle renommées pour leur effet bénéfique contre la fatigue et l'anémie, on peut penser qu'elles lui avaient été recommandées dans l'espoir que la vie saine de la campagne et de longues nuits de sommeil pourraient la soulager. Il n'en fut rien. Madame du Deffand souffrit dès l'âge de 30 ans d'insomnies et c'est pendant les heures difficiles où elle veillait que les pensées les plus sombres l'envahissaient.

Dans toute la correspondance de la Marquise, il est question de "vapeurs". Ce mot vague désignait aussi bien des faiblesses et des étourdissements pouvant aller jusqu'à la perte de conscience, qu'une

forme de mélancolie mal déterminée, accablant la femme qui en souffre de mille maux non caractérisés.

Dans le cas de Madame du Deffand, l'ennui qui l'obsède est certainement pathologique. Rien ne l'amuse, rien ne la distrait d'elle-même. On doit toutefois noter que si les lettres de jeunesse de la Marquise sont parfois empreintes de mélancolie, c'est surtout après la cinquantaine que l'ennui s'installe de façon permanente.

"...mais, Monsieur, consolez-moi; écartez les vapeurs noires qui m'entourent!" (1)

La ménopause, que l'on peut tenir pour responsable des troubles caractériels qui affectent Madame du Deffand, peut être également la cause de sa cécité.

Les malaises dont souffre Madame du Deffand prennent des formes différentes selon ses correspondants. Elle échange avec Voltaire quelques remèdes à base de plantes, des recettes facilitant une bonne digestion, voire même des noms de médecins. Après avoir consulté le docteur Pomme "fameux pour son traité des affections vaporeuses", elle ne voit aucune amélioration à son état et, sur les conseils de Voltaire, elle rend visite au célèbre docteur Tronchin de passage à Paris.

"Non, d'ailleurs que la médecine ait fait alors des pas de géant. Elle semble, au contraire, retarder sur les autres sciences et Beaumarchais aura encore sujet de se moquer de son empirisme et de ses éternelles saignées. Pourtant, soutenus par le pouvoir, quelques audacieux osent fronder la Faculté volontiers routinière et recommander au moins certaines règles d'hygiène élémentaire jusqu'alors négligées: tel le Genevois Tronchin qui aura, à Paris, son heure de célébrité par ses prescriptions empreintes de bon sens, prononcées avec une autorité capable de suggestionner les malades. Prié d'assister au déjeuner de la dauphine Marie-Joséphine de Saxe, il lui

(1) Lettre à Voltaire du 2 mai 1764.

déclarera sans ambages qu'elle mange trop vite, et il formulera ce simple principe dont on s'engouera pendant quelques années: 'Mastiquez lentement: la bonne digestion en dépend'." (1)

Cependant, en dépit des conseils raisonnables de Tronchin, ses malaises continuent et devant ses yeux fatigués par les veilles, commencent à apparaître les mouches noires qui annoncent la cécité. C'est à ce moment qu'elle se décide à aller se reposer à Champrond.

"Sa santé, qui s'était améliorée, recommence à lui causer de l'inquiétude. Elle a beau, selon les ordonnances de Tronchin, se lever tôt et se coucher de bonne heure, accoutumer son corps à l'exercice, lui rendre la liberté de ses mouvements dans des robes simplettes et des souliers plats, réfréner la propension qu'elle a aux repas trop copieux, le sommeil la fuit et elle est brisée de fatigue." (2)

Mais le repos et le grand air ne conviennent pas à Madame du Deffand; elle s'ennuie et recherche bientôt les plaisirs des salons de Mâcon, reprenant ses habitudes de Paris, dormant le jour et sortant la nuit.

Quand elle sera devenue complètement aveugle, elle continuera à rechercher l'avis des médecins, mais sans leur faire confiance. Son incurable scepticisme se manifeste également dans ses relations avec la Faculté: elle suit ses conseils d'une façon fantaisiste et s'étonne de ses échecs successifs. Elle consulte, espère, n'obéit pas et est déçue.

"Je suis fort mécontente du médecin que j'ai vu, je n'ai confiance en aucun, et cependant j'ai à consulter. Poissonnier est, je crois, celui que je préfère-

(1) Lafue, Pierre, Histoire du Peuple Français, pp. 144, 145.

(2) Ferval, Claude, Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe Siècle, p. 126.

rais, mais actuellement il est absent et ne reviendra qu'à la Saint-Martin." (1)

"Bouvard me rend de fréquentes visites, et ne m'ordonne rien." (2)

Ce même docteur Poissonnier ne conservera pas longtemps sa confiance et, un an plus tard, elle écrira:

"Poissonnier est de retour, cela m'est indifférent; on ne peut avoir moins de confiance que j'en ai dans les médecins et dans la médecine." (3)

Enfin, alors que se succéderont à son chevet les autorités médicales de Paris, elle écoutera leurs conseils d'un air poli, bien résolue à n'en pas tenir compte.

"La différence d'un médecin à un autre est bien petite, ils sont tous ignorants et très indifférents." (4)

Pendant les 14 ans que durera sa correspondance avec Horace Walpole, Madame du Deffand ne cessera de recueillir des conseils pratiques qui pourraient soulager les maux de son ami. Walpole subit de nombreuses attaques de goutte, qui le condamnent à la chambre pendant de longues semaines. Madame du Deffand s'en émeut et s'oublie devant les souffrances de l'absent.

"Donnez-moi de vos nouvelles, je ne cesse d'y penser." (5)

"Adieu, je suis enrhumée; j'étais bien triste quand je me suis mise à vous écrire; je le suis un peu moins, mais je pense à cette goutte et je m'afflige." (6)

(1) Lettre à Horace Walpole du 26 octobre 1774.

(2) *ibid.* du 2 novembre 1775.

(3) *ibid.* du 10 novembre 1775.

(4) *ibid.* du 3 août 1780.

(5) *ibid.* du 10 octobre 1774.

(6) *ibid.* du 8 novembre 1778.

"Point de courrier aujourd'hui, et il y a huit jours que je vous sais la goutte; jugez si je suis inquiète."⁽¹⁾

Walpole a toujours été de constitution fragile, et se plaint souvent de sa faiblesse. Tout comme Voltaire, il atteindra un âge avancé en prenant de lui-même le plus grand soin. Cependant, Madame du Deffand, à quelques semaines de sa mort, continue à s'apitoyer sur le sort de son ami et pour un instant oublie la maladie qui l'envahit et sa fin prochaine, qu'elle présente d'ailleurs:

"Ne vous occupez point de ma santé, je n'éprouve aucune douleur, c'est beaucoup; je voudrais bien qu'il en fut de même de vous, et que cette maudite goutte ne revint plus.

. . .
J'ai le courage nécessaire pour souffrir votre absence et pour rire de vos rigueurs, mais non pas pour résister à l'inquiétude et aux chagrins de vous savoir malade."⁽²⁾

Dans ses lettres à Horace Walpole, Madame du Deffand s'attarde surtout sur ses maux nobles, sur cet incurable ennui qui la ronge, et dont elle aime à le tenir responsable. On remarquera que chaque fois que Walpole subit une attaque de goutte, Madame du Deffand oublie sa mélancolie. Cette goutte qu'elle maudit l'amène cependant à s'occuper des hommes de son entourage qui en souffrent, un peu dans l'espoir de trouver quelque palliatif aux souffrances de son ami, et surtout comme un moyen détourné de parler de l'être aimé.

"Cette goutte qui vous tourmente me trouble la tête, je m'intéresse à tous ceux qui ont le malheur d'en être atteints."⁽³⁾

(1) Lettre à Horace Walpole, No 743, du 15 novembre 1778.

(2) Lettre à Horace Walpole, No 834, du 15 juillet 1780.

(3) Lettre à Horace Walpole, No 757, du 25 janvier 1779.

Ainsi, pour cette éternelle ennuyée, l'action pouvait être le remède mais, d'une part, la vie des femmes de son époque la tenait enfermée dans un étroit réseau de convenances qui la confinait au foyer ou au salon, et, d'autre part, Madame du Deffand était trop égocentrique pour pouvoir s'oublier complètement dans les malheurs des autres.

Madame du Deffand, qui a déploré dans toute sa correspondance la solitude de sa vie, a été l'une des femmes les plus recherchées de son siècle. Elle a eu non seulement des amis dévoués, mais des amis puissants qui ont apprécié son esprit et l'ont traitée avec les égards dus aux dames de la plus haute noblesse. Les plus grands noms des lettres et de la politique l'ont connue, recherchée, et il n'est pas une biographie, une étude du XVIIIe siècle qui ne mentionne son nom.

On distinguera dans la vie de Madame du Deffand des amitiés statiques, durables, où le coeur tenait peu de place, et des amitiés passionnées qui ont apporté à la Marquise de brèves joies suivies des plus grandes douleurs.

En 1755, la mort de Monsieur de Formont, son ami et celui de Voltaire, lui cause une peine infinie:

"L'ami que je regretterai toute ma vie me faisait sentir la vérité de ces vers qui sont dans votre discours de la Modération:

'O divine amitié! Félicité parfaite! '
Je le disais sans cesse avec délice; je le dirai
présentement avec amertume et douleur." (1)

Pendant de longues années, son lointain parent, Pont-de-Veyle, n'a jamais manqué de lui rendre visite chaque semaine. Il était le confident idéal. Ils avaient l'un de l'autre une grande habitude et se comprenaient à mi-mot.

(1) Lettre à Voltaire, de novembre 1758.

"Pont-de-Veyle était mon unique confident, je n'ai présentement personne à qui parler ni de mes affaires ni de ma santé." (1)

Sa mort affecta beaucoup la Marquise.

". . . et vous ne m'empêcherez pas de regretter mon pauvre Pont-de-Veyle; il m'écoutait et me répondait; j'étais ce qu'il aimait le mieux; je lui étais nécessaire; et si tout le monde m'avait abandonnée, il me serait resté fidèle."

. . .

Je regrette tous les jours mon pauvre ami Pont-de-Veyle. C'était le seul de qui je me croyais aimée et à qui je pouvais confier mes chagrins." (2)

Formont et Pont-de-Veyle connurent avec Madame du Deffand les joies d'une amitié sans nuages parce que la raison et l'esprit de la Marquise en formaient la charpente. L'affection qui la liait à ses amis était solide mais le sentiment ne l'emportait jamais sur le raisonnement. Elle n'ignorait pas les défauts de Formont et de Pont-de-Veyle, mais, n'éprouvant pour eux qu'un sentiment modéré, raisonnable, elle pouvait les accepter tels qu'ils étaient.

De même, le Président Hénault, bien qu'il ait été plus qu'un ami dans les débuts de leurs relations, sut apporter dans la vie de Madame du Deffand un élément d'équilibre qui, sans avoir raison de son scepticisme, l'atténua pendant d'assez longues périodes. Leurs rapports étaient fondés sur une estime réciproque de leur esprit. Le sentiment y tenait peu de place.

Quand le président Hénault entra dans la vie de Madame du Deffand, elle avait 33 ans. Plus âgé qu'elle de 12 ans, le président s'était fait une réputation d'homme d'esprit, d'homme du monde, d'écrivain de talent en même temps qu'il était un juriste distingué. Il s'intéressait à l'éco-

(1) Lettre à Horace Walpole du 26 octobre 1774.

(2) *ibid.* du 13 octobre 1775.

nomie politique, aux sciences naturelles, et sa passion pour l'histoire l'amenaient à rechercher les documents originaux. Il écrivait des pièces de théâtre et s'était ouvert les portes des salons les plus en vue par son esprit et ses connaissances.

Madame du Deffand, qui après quelques mois d'ennui conjugal, s'était séparée de son mari et avait été présentée au Régent, eut avec celui-ci une liaison de deux semaines, mais ni son esprit ni ses sens n'y jouaient de rôle. Elle céda au milieu environnant, et était infiniment flattée d'avoir été choisie. On peut voir dans cette brève liaison une forme du snobisme qui se manifeste souvent dans la vie de Madame du Deffand. Elle se lia superficiellement avec Madame de Prie et Madame de Parabère, et, comprenant que ce milieu brillant et dissolu n'était pas fait pour elle, s'en éloigna assez vite.

Une autre liaison passagère, avec Delrieu du Fargis, gentilhomme aimable et sans grande personnalité, la convainquit qu'elle n'avait "ni tempérament ni roman". Cependant, vivant séparée de son mari, s'affichant plus ou moins avec Delrieu du Fargis, elle bravait l'opinion publique et encourait le blâme de son frère l'abbé et de sa tante la Duchesse de Luynes qu'elle respectait. Elle fit un retour sur elle-même, rompit avec son amant et se mit en quête d'un ami sûr et dévoué, qu'elle ne tarda pas à trouver en la personne du Président Hénault. Il la présenta à la Cour de Sceaux et là, dans l'entourage de la Duchesse du Maine, elle découvrit le climat intellectuel qui lui convenait. Elle s'y lia d'une amitié sans nuages avec Madame Delaunay de Staal, amitié qui dura jusqu'à la mort de celle-ci en 1750.

Madame de Staal, qui avait douze ans de plus que la Marquise, était célèbre pour son esprit et ses portraits. Voici celui qu'elle trace d'elle-même à l'intention de son amie:

"Delaunay est de moyenne taille, maigre, sèche et désagréable. Son caractère et son esprit sont comme sa figure; il n'y a rien de travers, mais aucun agrément." (1)

Madame du Deffand devait apprécier en son amie une logique impeccable et un raisonnement parfait.

"Recueillie par la supérieure du prieuré de Saint-Louis, à Rouen, qui était aussi médisante que spirituelle, l'enfant grandit en lisant Descartes et Malebranche, préférant la géométrie au clavecin et la philosophie à la danse. Cette éducation en fit une singulière "raisonneuse" capable, en toute circonstance, d'analyser ses propres sentiments et ceux des autres."

"Adolescente, alors qu'elle éprouve un premier amour pour M. de Rey. . ., elle a une façon personnelle et mathématique de constater l'évolution régressive des sentiments de son cavalier:

"J'allais souvent voir Mlles d'Epinau, chez qui M. de Rey était presque toujours. Comme elles demeureraient fort près de mon couvent, je m'en retournais ordinairement à pied, et il ne manquait pas de me donner la main pour me conduire jusque chez moi. Il y avait une grande place à passer et dans les commencements de notre connaissance, il prenait son chemin par les côtés de cette place. Je vis alors qu'il traversait par le milieu, d'où je jugeais que son amour était au moins diminué de la différence de la diagonale aux deux côtés du carré." (2)

La cour de Sceaux était un foyer d'insurrection contre Versailles et Madame du Deffand sut se tenir prudemment en dehors de toute activité politique. Peut-être l'exemple de Madame Delaunay de Staal, qui fut embastillée pour avoir participé de loin à la conspiration de Cellamare, dont la Duchesse du Maine était l'instigatrice, préserva-t-il la marquise de toute imprudence. De plus, Madame de Staal avait mesuré l'ingratitude de la duchesse et son scepticisme à l'égard des Grands ne put que confirmer celui de son amie.

(1) Amoureux de Paris, Romi, p. 109.

(2) ibid. p. 115.

Madame du Deffand aurait dû être reconnaissante au président de l'apparence de respectabilité que lui donnait leur liaison. En effet, séparée de son mari, disposant de peu de moyens de fortune, elle n'aurait pu, sans lui, tenir son rang dans la haute société. Cependant, elle n'a jamais su gré au président de son appui et on observa une amertume grandissante à son égard au fur et à mesure qu'il vieillit et est affligé des maux de son âge.

"Quant au rouge et au président, je ne leur ferai pas l'honneur de les quitter."

"Triste parole méprisante qui prouve combien, à cette époque, l'homme qu'elle avait un instant aimé lui était devenu indifférent." (1)

Par moments, elle goûte auprès de lui un regain d'amitié, se souvenant des soirées où, jeune, séduisante et infiniment spirituelle, elle a gagné sa célébrité.

"Le président se porte assez bien, mais il devient bien sourd, ce qui, joint à l'âge qui avance, le rend souvent triste; il est cependant encore quelquefois gai et alors il est cent fois de meilleure compagnie que ce qu'on appelle aujourd'hui la meilleure compagnie." (2)

Pourtant, elle ne peut admettre l'indulgence du président vis-à-vis de Julie de Lespinasse et s'indignera quand, à la lecture du testament de son vieil ami, elle découvre le montant que celui-ci a légué à l'infidèle.

"Il avait fait son testament dans un temps où il s'était fort entêté d'une fille que j'avais auprès de moi et qui était devenue mon ennemie." (3)

De plus, elle a toujours soupçonné que les sentiments que lui portait le président étaient modérés. En effet, son coeur appartenait

(1) Ferval, Claude - Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle, - p. 117.

(2) Lettre à Voltaire du 1er octobre 1759.

(3) Perey, Lucien - Le Président Henault et Madame du Deffand, - p. 208.

à une autre et Madame du Deffand eut la preuve, au cours de sa dernière visite à son vieil ami, de :

" . . . la véritable affection qui occupa son soeur pendant la moitié de sa vie. Celle qui l'inspira fut la marquise de Castelmoron." (1)

Madame du Deffand retrouva sa verve la plus grinçante pour décrire à Walpole les derniers instants du président qui fit, sur son lit de mort, à Madame du Deffand, le panygérique de Madame de Castelmoron. L'humiliation qu'elle ressent à ce moment lui fait perdre toute dignité et elle se plaindra amèrement de ce qu'elle appelle l'ingratitude du président, lui reprochant de l'avoir oubliée dans son testament alors qu'il lui a laissé une pension viagère de 6.000 livres. Ainsi, l'accusation de la marquise peut se retourner contre elle :

"Il a aimé les lettres, consacré sa vie à la société et à ses amis. Il a obligé tout le monde et n'a pas fait un seul ingrat, sauf Madame du Deffand, qui semble être là tout exprès pour confirmer la règle." (2)

Mais Madame du Deffand ne l'entend pas ainsi et, après la mort du président, n'a pas un mot de regret pour la perte de son ami. Elle est d'un naturel trop entier pour surmonter sa déception et même la mort ne peut l'adoucir. La perte de Fromont et de Pont-de-Veyle l'a affectée, certes, mais elle ne leur était pas assez attachée pour qu'ils l'aient déçue. Ils n'étaient pour elle que des confidents, des miroirs pour son âme désolée par le scepticisme.

Nombreuses ont été les femmes qui fréquentèrent son salon, mais elle ne leur demande que de briller par leur position sociale, et elle ne croit guère à leur amitié. De Madame de Luxembourg, qu'elle connaît

(1) Lucien Perey, Le Président Hénault et Madame du Deffand,
(Calmann-Lévy, 1893.) p. 208.

(2) *ibid.* p. 493.

depuis de longues années, elle dit:

"Il ne se passe pas de jour que la Maréchale ne me vienne voir, elle est à mon égard parfaite; si je pouvais croire à l'amitié, je dirais qu'elle en a pour moi." (1)

(1) Ferval, Claude - Madame du Deffand - L'Esprit et L'Amour au XVIIIe siècle (Paris: Arthème Fayard & Co., 1933) p. 88.

Lorsqu'en 1752, menacée de cécité, Madame du Deffand vint cacher sa détresse et essayer de recouvrer la santé au château de Champrond où s'était écoulée sa petite enfance, elle y rencontra Julie de Lespinasse qui à vingt ans, servait de gouvernante à ses neveux et était traitée avec mépris par les châtelains. Julie inspira immédiatement à la Marquise un sentiment violent fait de pitié et d'admiration: pitié pour une orpheline spoliée, admiration pour un jeune cerveau aussi brillant que le sien. Tout le besoin d'affection que Madame du Deffand avait ressenti -- besoin d'aimer et d'être aimée -- se concentra sur cette jeune fille qui pouvait à la fois être protégée et protectrice. Le cadre où leur amitié s'épanouit était plein des souvenirs d'enfance de Madame du Deffand; l'église de Ligny-en-Brionnais où elles entendaient la messe dans la chapelle réservée aux seigneurs avait vu les baptêmes de ses frères et soeur; un tableau qui s'y trouve encore leur rappelait que Gaspard du Deffand, si dur qu'il soit devenu, avait été ce bel enfant blond assis aux genoux de sa mère. Enfin, l'allée de tilleuls qui mène du château au village avait abrité les jeux d'enfant de la Marquise et favorisa les longs entretiens qu'elle y eut avec Julie.

Liée par le sang et par d'innombrables affinités à Madame du Deffand, Julie représenta bientôt le but de toute une vie de vaines recherches dans le domaine affectif. En dépit de sa vue qui baissait, la Marquise connut pendant ces deux premières années d'amitié les joies les

plus vives. Pour la première fois, elle aimait et elle était aimée. Elle pouvait à la fois être mère et fille, son infirmité la rendant dépendante de son entourage. Enfin, elle se sentait utile. La part des liens avec son enfance est des plus importantes dans son intimité avec Julie car, lorsqu'on observe le comportement affectif de Madame du Deffand, on constate un jaillissement perpétuel de résurgences enfantines. Nous l'étudierons plus en détail dans son attitude vis-à-vis des Choiseul et de Horace Walpole.

Julie de Lespinasse avait trop souffert de la mort de sa mère et de l'indifférence de son père Gaspard de Vichy -- indifférence qui allait devenir de l'hostilité -- pour ne pas s'attacher passionnément à sa bienfaitrice. Enfin, quelqu'un paraissait l'aimer, s'intéressait à son sort, s'efforçait de l'arracher à un destin malheureux, et lui faisait entrevoir une vie mondaine bien différente de celle qu'elle menait à Champrond. Comme Gaspard de Vichy refusait de la laisser partir, Julie se réfugia dans un couvent à Lyon, sous la protection de Cardinal de Tencin, jusqu'à ce qu'elle puisse rejoindre la Marquise à Paris.

Les premières années de cohabitation furent heureuses. Madame du Deffand était fière de sa protégée et celle-ci semblait éperdue de reconnaissance. Toutefois, le caractère entier de la Marquise, ses exigences et ses colères de vieille enfant gâtée lassèrent Julie qui aspirait à une vie mondaine moins agitée que celle qu'elle connaissait au couvent Saint-Joseph. De plus, les longues nuits où elle devait lire à voix haute en attendant que la marquise ait trouvé le sommeil altéraient sa santé déjà délicate. Enfin, elle comprenait que jamais Madame du Deffand ne lui laisserait vivre la passion à laquelle tout son être

aspirait, elle qui disait "J'aime pour vivre et je vis pour aimer." (1)
Il y avait en outre une différence fondamentale entre les deux femmes, différence qui était due à leurs tempéraments et non pas à leur âge, c'est que Julie croyait à la bonté et à la sincérité, alors que Madame du Deffand ne croyait en rien.

On sait comment Julie prit peu à peu l'habitude de recevoir les amis de Madame du Deffand en fin d'après-midi, tandis que sa protectrice se reposait. Il devint vite évident que les plus fidèles visiteurs de la Marquise, comme le Président Hénault et d'Alembert, ne venaient plus que pour les beaux yeux de Julie.

Une profonde amitié liait Madame du Deffand à d'Alembert. Le zèle dont fit preuve cette femme égoïste pour le faire élire à l'Académie Française démontre qu'elle n'était pas incapable d'affection désintéressée. D'Alembert avait 20 ans de moins qu'elle. Fils naturel de Madame de Tencin, il avait terriblement souffert de sa condition de bâtard et n'avait connu que l'affection de sa nourrice, l'excellente Madame Rousseau, femme simple et dévouée mais qui, sur le plan intellectuel, ne pouvait rien lui apporter.

"Vous prenez les mots trop à la lettre. Je veux dire qu'avant que sa mère, la belle et scélérate chanoinesse Tencin, eut atteint l'âge de puberté, avant que le militaire La Touche fût adolescent, les molécules qui devaient former les premiers rudiments de mon géomètre étaient éparses dans les jeunes et frêles machines de l'une et de l'autre, se filtrèrent avec la lymphe, circulèrent avec le sang jusqu'à ce qu'enfin elles se rendissent dans les réservoirs destinés à leur coalition.

. . .

(1) Annales de l'Académie de Mâcon, Tome XX, p. 487.

Voilà ce germe rare formé; . . .
le voilà, s'accroissant successivement et s'avancant à
l'état de fœtus; voilà le moment de sa sortie de
l'obscur prison arrivé; le voilà né, exposé sur les
degrés de Saint-Jean-le-Rond qui lui donna son nom;
tiré des Enfants-Trouvés; attaché à la mamelle de la
bonne vitrière, madame Rousseau;" (1)

Madame du Deffand adopta d'Alembert immédiatement. Sa jeunesse, son éloquence et son esprit en firent le pôle d'attraction du salon du Couvent Saint-Joseph. La Marquise aimait son raisonnement et sa sensibilité qui s'harmonisait avec son corps fluët et sa voix quasi féminine. Elle éprouvait pour lui une affection maternelle, protectrice, dont on retrouvera les caractéristiques dans ses sentiments pour Julie et pour Walpole. L'esprit sceptique, mais tolérant, de d'Alembert lui plaisait. Elle ressentait de la pitié pour sa condition de bâtard, la même pitié que lui inspira Julie, et pour la même raison. Elle déploya tous ses efforts pour le faire élire à l'Académie des Sciences où elle comptait de nombreux appuis. Avec lui, loin des orages passionnels, elle goûtait une sécurité qui la réconciliait avec le monde et avec elle-même.

Les réceptions secrètes de Julie, dans l'appartement situé au-dessus de celui de sa bienfaitrice, purent constituer le prétexte d'une rupture mais n'en furent pas la seule cause. Il y avait en Madame du Deffand un reste de féminité qui lui faisait jalouser les charmes de sa protégée et les hommages masculins qu'ils provoquaient. Le sentiment maternel, dont elle n'était pas incapable, n'était cependant pas assez fort en elle pour permettre à la femme de s'effacer et la rupture eut lieu, digne et silencieuse chez Julie, violente et pleine

(1) Entretien entre d'Alembert et Diderot, p. 42.

d'imprécations chez Madame du Deffand.

"La profondeur d'abîme où fut précipitée la Marquise en apprenant ce qui se passait au dessus de sa tête est difficile à imaginer. Malgré l'âge et l'infirmité, être restée souveraine, se croire le centre d'un petit monde, en avoir toujours reçu les plus flatteuses assurances et soudain, se voir supplantée, bafouée comme un personnage de Molière! . . . Et par qui? Par une fille qu'on a tirée de la misère, une péronnelle qui vous doit tout qui, si on ne lui avait pas tendu la main, dessècherait au fond d'un cloître. . . Quelle leçon! Quelle abominable évidence!" (1)

La "trahison" de Julie, qui emmenait d'Alembert et le Président Hénault dans ses bagages, fut doublement douloureuse pour Madame du Deffand. Elle perdait ses amis, ceux en qui elle avait placé toute sa confiance et, surtout, elle perdait ses illusions.

La violence de ses attaques après le départ de Julie, de même que les exigences de plus en plus pressantes qui provoquèrent ce départ, sont la preuve d'un infantilisme qui ira croissant au cours des vingt années qui lui restent à vivre.

La perte de Julie et de d'Alembert ramena la Marquise au scepticisme qui était sa pente naturelle. Ses deux protégés, qu'elle avait aimés pour leur jeunesse, leur esprit et la tendresse déférente qu'ils lui témoignaient, lui avaient redonné confiance en l'humanité. Leur départ ranima ses doutes, ses insomnies, et elle reprit sa vie de mondaine égoïste, dépourvue de toute activité constructive.

(1) Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle, Ferval, Claude, p. 101.

Toutefois, comme Madame du Deffand ne pouvait vivre sans admirer et qu'il lui fallait un objet sur lequel concentrer ses pensées, moins d'un an après le départ de Julie, elle s'enthousiasma pour Horace Walpole qui, comme Julie, comme d'Alembert, était beaucoup plus jeune qu'elle, admirait son esprit mais ne pouvait en aucun cas faire d'elle le seul but de sa vie.

Nous retrouverons, dans la passion de la Marquise pour Walpole, la même évolution émotionnelle que dans ses rapports avec Julie et d'Alembert: montée en flèche de l'engouement, cristallisation, retombée amère.

Le départ de Julie et de d'Alembert laissa un grand vide dans la vie de la Marquise et l'amena, d'une part à exposer son vieux coeur aux pointes acérées d'un amour non partagé pour Horace Walpole, et, d'autre part, à approfondir des rapports d'amitié flatteurs avec le Duc et la Duchesse de Choiseul.

Le grand-père du Duc de Choiseul avait épousé la grand'mère de Madame du Deffand, veuve du Président Brulart. Ces relations familiales, jointes à la grande différence d'âge existant entre les Choiseul et la Marquise, créèrent des liens de fantaisie, qui faisaient d'elle la petite-fille du jeune couple. Ainsi, la jeune duchesse devint la "grand-maman" de cette vieille enfant gâtée.

"Ces interversions ne sont pas tout à fait arbitraires. On peut les supposer dues en grande partie au caractère des deux femmes dont l'une fut, dès sa prime jeunesse, marquée d'une mélancolique sagesse et dont l'autre, toute désespérée qu'elle est, garde au fond de son vieux coeur la possibilité d'agir à certaines heures follement comme sous un souffle juvénile." (1)

En effet, la pratique de la Cour, des difficultés familiales -- le Duc subissait l'emprise de sa soeur, l'impérieuse Duchesse de Grammont, n'écoutait guère sa femme, et lui était infidèle -- avaient fait de la Duchesse un modèle de résignation et de bon sens. Elle tentait de rap-

(1) Ferval, Claude, Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle, p. 241.

peler son amie à la raison, et de l'empêcher de souffrir en aimant trop. Mais Madame du Deffand n'admirait la raison que dans le domaine intellectuel et la méprisait en matière de sentiments.

"Vous avez bien de l'expérience, chère grand'maman, il y en a une qui vous manque et que, j'espère, vous n'aurez jamais; c'est la privation de sentiment avec l'impossibilité de s'en passer." (1)

Le Duc de Choiseul était l'homme de Madame de Pompadour. A la mort de celle-ci, il sut conserver la confiance du Roi, qu'il distrayait tout en remplissant sérieusement ses fonctions. Quand le Roi vieillissant s'engoua pour Madame du Barry, Choiseul crut qu'il s'agissait d'un caprice et se déclara ouvertement l'ennemi de la nouvelle favorite. Après avoir subi de sa part de nombreuses humiliations, elle exigea le renvoi de Choiseul. Celui-ci s'exila en son domaine de Chanteloup, persuadé que la faveur de Madame du Barry ne durerait pas et que le Roi le rappellerait bientôt. Là encore, il fit une erreur de calcul. Madame du Barry demeura à la Cour et le duc de Choiseul comprit trop tard qu'il n'était pas indispensable au Roi.

La disgrâce des Choiseul affligea cruellement Madame du Deffand. Elle perdait un protecteur puissant et une amie dévouée. Dans cette disgrâce, elle voyait à la fois la preuve de l'ingratitude d'un monarque et la vanité de ses affections.

(1) Lettre de Madame du Deffand à la Duchesse de Choiseul, citée par le Dr. W. Klerks - Essai sur l'Ennui, p. 48.

L'attention que les Choiseul portent à la Marquise la flatte infiniment, car l'abandon de Julie lui fait craindre d'être une fois de plus rejetée:

" . . . toujours en doute et en défiance d'être aimée, elle a le désir de l'être." (1)

Toutefois, en dépit des innombrables marques d'affection que la Duchesse de Choiseul lui prodigue, le scepticisme de Madame du Deffand reparait bien vite et elle doute des sentiments de la jeune femme, comme de ceux de tous les êtres qui l'ont aimée:

"Je ne ressemble point à la grand'maman, à qui je dis qu'elle n'a que des vertus mais point de sentiments." (2)

Plus la Duchesse essaiera de donner des encouragements à sa vieille amie, plus sa sincérité sera mise en doute:

"J'ai reçu aujourd'hui une lettre de la grand'maman toute pleine d'exagération et de tendresses et de fausse chaleur; elle m'a parue glaciale." (3)

(1) Ste-Beuve - Cité par le Dr.Klerks - Essai sur l'Ennui, p. 4.

(2) Lettre à Horace Walpole No. 782 du 5 juillet 1779.

(3) Lettre à Horace Walpole No. 822 du 20 avril 1780.

La seule femme qui semble avoir eu raison de la méfiance de Madame du Deffand, et qui ait su conquérir son coeur et son esprit d'une façon durable a été Mademoiselle Aïssé, cette ravissante circassienne que Monsieur de Ferriol avait ramenée de l'une de ses missions en orient. Sa situation pitoyable de demi-servante, sa beauté qui la mettait en butte aux tentatives de séduction de tous les visiteurs, plus tard son amour passionné pour le chevalier d'Aydie et l'enfant illégitime qu'elle lui donna, tout contribuait à inspirer à Madame du Deffand une affection sans ombrages. Mademoiselle Aïssé tenta à deux reprises de rapprocher Madame du Deffand de son mari d'abord, de la religion ensuite, mais ne put donner à l'éternelle inquiète que de courts moments d'apaisement.

Mademoiselle Aïssé n'était qu'amour et dévouement. Comment Madame du Deffand l'aurait-elle comprise et aimée si elle-même avait eu le coeur sec? La situation difficile de Mademoiselle Aïssé aurait pu lui inspirer de ces traits ironiques dont elle avait le secret si son amitié pour la "Belle Circassienne" n'avait été profonde.

Madame du Deffand fit preuve toute sa vie d'une remarquable diplomatie vis-à-vis de la Cour. Dans sa jeunesse, elle avait su faire les délices de la cour de Sceaux sans toutefois se laisser compromettre par l'agitation de la Duchesse du Maine et de Madame Delaunay de Staal. Elle ne partageait pas la haine que toutes deux portaient à la Cour de Versailles et sut se tenir en dehors des révolutions de salon fomentées par la Duchesse du Maine.

Le Président Hénault étant devenu lecteur de la Reine, il présenta Madame du Deffand à Marie Leczinska qui lui accorda aussitôt une pension. Par son vieil ami, Madame du Deffand connaissait tous les petits secrets de Versailles mais, s'il lui semblait amusant d'être au courant des nominations de ministres avant même que les intéressés n'en soient avertis, elle ne se mêla jamais à la vie de la Cour. Elle préférait tenir sa propre cour au Couvent Saint-Joseph où les Grands du Royaume lui rendaient visite. Ils alimentaient sa curiosité, lui fournissaient des sujet d'intérêt pour Horace Walpole toujours à l'affût de nouvelles officieuses. De plus, il n'était pas mauvais de montrer à cet ami anglais, qui avait un faible pour les célébrités, qu'un premier ministre comme le Duc de Choiseul ou un écrivain célèbre comme Voltaire recherchaient la compagnie de:

" . . . cette du Deffand, l'aveugle clairvoyante, cette femme du meilleur esprit et du plus triste coeur, si desséchée, si ennuyée et qui était allée au fond de tout!" (1)

(1) Sainte-Beuve - Pages Choisies, XVIIe et XVIIIe siècles, p. 223.

DEUXIEME PARTIE

La Passion non partagée, dernière confirmation de ce scepticisme,
renforcé par:

- l'égoïsme
- l'inaction
- les vicissitudes de la vie

---0o0---

Au mois de septembre 1765, un an après le départ de Julie, Horace Walpole rend visite pour la première fois à Madame du Deffand. Il a 48 ans, soit 20 ans de moins qu'elle. Fils cadet du premier ministre Robert Walpole, il n'a jamais fait de politique mais s'y intéresse avec passion. On ne lui connaît pas d'aventures galantes. Une constitution fragile, une hérédité assez lourde -- plusieurs cas d'insanité parmi ses proches parents -- l'ont éloigné du mariage. Sa fortune est considérable, ses intérêts multiples. Il est à la fois collectionneur d'objets d'art, amateur de jardins et, surtout, en édifiant le château de Strawberry-Hill, près de Twickenham, il est devenu l'instigateur du mouvement "Gothic Revival" en architecture, mouvement qui se manifesterà en littérature au siècle suivant.

"Fashion has many odd vagaries. A taste for artificial ruins preceded by many years the 'Gothic Revival' in literature, religion, and architecture. Before Pugin or Sir Walter Scott were born, and half a century before their influence was felt, ruined medieval castles were being erected as part of the 'landscape' and fanciful 'Gothic' ornament was fastened on to some houses." (1)

Walpole fait également imprimer des traductions de romans français à la mode et écrit des mémoires.

"Horace Walpole (1717-1797), fourth Earl of Orford, is included here not only by reason of his Gothic interests, which found expression in the building and furnishing of Strawberry Hill and in his novel 'The Castle of Otranto', but also as a commentator in his letters on the life and manners of his times, as the author of the 'Anecdotes of Painting in England', the 'Catalogue of Royal and Noble Authors' and the founder of a private press." (2)

(1) Trevelyan, G.M., Illustrated English Social History, Vol. 3. - p.200.

(2) *ibid.*

Les deux portraits les plus connus d'Horace Walpole se trouvent à Londres et à Toronto. Le premier, par J.G. Eccardt, le représente âgé d'une vingtaine d'années, les cheveux non poudrés, un livre à la main; comme fond de toile, un bâtiment aux lignes classiques. Il a du être peint à l'époque où Walpole revenait d'un séjour en Italie en compagnie du poète Grey. Le second, par Sir Joshua Reynolds, a été effectué au moment de la construction de Strawberry Hill. Walpole a atteint la maturité. Un document à demi-déroulé sur un lutrin dévoile un plan de bâtiment. Le décor est presque inexistant, les couleurs -- gris souris et pourpre -- ne sont utilisées que pour mettre en valeur la pâleur et l'expression spirituelle du visage. Là encore, les cheveux sont bruns, la mise très simple.

L'intérêt de Walpole pour "cette vieille aveugle, débauchée d'esprit" s'explique tout d'abord par le fait qu'elle est l'hôtesse la plus célèbre de Paris. De plus, son âge, joint à son extraordinaire mémoire lui permettent de raconter avec esprit quelques anecdotes concernant les dernières années du règne de Louis XIV et la personnalité du Régent.

Le séjour de Walpole à Paris se prolonge, ses visites à la Marquise deviennent de plus en plus fréquentes, et il est amené à réviser son jugement sur elle.

"Elle est bonne, affectueuse, délicate et juste, si juste que c'est pour moi un ennui de me voir forcé à combattre continuellement la bonté de son coeur." (1)

Il pose les jalons d'une amitié solide avec l'hôtesse la plus en vue de Paris et regagne l'Angleterre.

(1) Lettre de Walpole à Craufurd du 6 mars 1766.

Les premières lettres que Madame du Deffand écrit à Horace Walpole laissent augurer de parfaites relations d'amitié. Ses compliments le flattent car ils ne s'adressent pas à celles de ses qualités qui sont en général appréciées. La Marquise vante son sens politique:

"Je suis fâchée de toutes les perplexités que vous éprouvez. Je hais votre M. Pitt, mais je suis contente de la considération qu'on a pour vous. Je dirai sans fatuité que si l'on avait autant de discernement que moi, vous seriez le premier homme non seulement de l'Angleterre, mais de l'univers." (1)

Elle admire son raisonnement, et les progrès qu'il fait dans la langue française. Elle se défend d'éprouver pour lui autre chose que de l'amitié mais les compliments dont elle le couvre indiquent le début d'une passion.

"Vous êtes le meilleur des hommes, et plein de si bonnes intentions qu'aucune de vos actions, qu'aucune de vos paroles, ne peuvent jamais être suspectes." (2)

Devant le recul de Walpole, qui imagine non sans inquiétude les moqueries que ces lettres trop tendres peuvent provoquer chez les censeurs, d'un côté comme de l'autre de la Manche, elle essaie de ramener leur correspondance à un échange de mondantités, et d'en supprimer toute note sentimentale:

"Soyons amis (si ce mot n'est pas mal sonnante), mais amis sans amitié; c'est un système nouveau, mais dans le fond pas plus incompréhensible que la Trinité." (3)

Mais Walpole est méfiant et ne cesse de lui adresser des remontrances.

Elle se défend d'abord avec esprit:

"Vous êtes un peu fagot d'épines; les roses qu'on peut trouver dans votre commerce ne peuvent se cueillir sans s'exposer à bien des piqûres."

Puis, comme Walpole se fait railleur et glacé, elle ne cache plus les souffrances qu'il lui inflige:

"Rien n'égale votre sévérité; avec vous, les punitions surpassent de beaucoup les crimes." (4)

(1) Lettre No 5 du 30 avril 1766.
(2) Lettre No 1 du 19 avril 1766.
(3) Lettre No 40 du 19 octobre 1766.
(4) Lettre No 139 du 11 juin 1772.

Quand il regagnera Strawberry Hill, commencera une correspondance qui durera 14 ans; Madame du Deffand écrira 850 lettres à Walpole et en recevra environ 300. Ces deux chiffres font entrevoir la disparité de leurs sentiments respectifs. Walpole a pour la Marquise une amitié sincère et une grande admiration pour son esprit. De plus, elle le tient au courant des événements de la Cour, des nominations de ministres -- avant qu'elles n'aient lieu officiellement -- des livres publiés à Paris. Mais Walpole est un gentilhomme, et anglais de surcroît. Il a horreur de tout épanchement, de toute manifestation de sentiment intempestive. Lui qui reproche^{parfois} à Shakespeare son manque de goût, comment pourrait-il supporter le ridicule d'être aimé d'une vieille dame aveugle, qui lui écrit trop souvent des lettres trop tendres, qui doivent faire les délices du Cabinet Noir. Walpole a essuyé au cours de sa vie plusieurs défaites -- en amitié notamment -- mais il les a supportées en souriant, sans jamais un mot de blâme pour les ingrats. Il agit en tout avec mesure et ne laisse la bride à son imagination que dans le domaine de l'architecture.

La raison qu'elle admire tant en lui au début de leur amitié, elle l'a elle-même prônée et recherchée dans ses lectures favorites.

"Je vis sur le siècle de Louis XIV. Je rabâche tous les auteurs de cette époque, ils me donnent un grand dégoût pour ceux de ce siècle-ci. Nous sommes parvenus à perdre le goût, l'imagination, le bon sens; enfin on ne peut plus rien lire de supportable." (1)

(1) Lettre à Horace Walpole, No. 757, du 25 janvier 1779.

Cette raison, elle la haïra parfois, puisque c'est en son nom que Walpole d'une part, la Duchesse de Choiseul de l'autre, tenteront de la ramener à une plus juste vue des choses.

Horace Walpole partage son temps entre le monde et la campagne. Après quelques jours à Londres où il se tient au courant des événements politiques et mondains, où il est reçu dans les meilleurs salons, il rejoint Strawberry Hill, sa bibliothèque, ses collections et son imprimerie. Il s'occupe sans cesse de l'aménagement de ses jardins. Quand la goutte le tient enfermé, il met à jour sa volumineuse correspondance, écrit des mémoires, des romans. Il se passionne pour les relations franco-anglaises, défend avec véhémence la cause des esclaves africains vendus en Amérique :

"We have been sitting this fortnight on the African Company: we, the British Senate, that temple of liberty, and bulwark of Protestant Christianity, have this fortnight been pondering methods to make more effectual that horrid traffic of selling negroes. It has appeared to us that six-and-forty thousand of these wretches are sold every year to our plantations alone! It chills one's blood. I would not have to say that I voted in it, for the Continent of America!" (1)

Walpole est donc extrêmement occupé et sa vie ne laisse pas de place à l'ennui. Dans le domaine affectif, il est très attaché à ses neveux et nièces, s'inquiète de leur santé, se réjouit de leur mariage, compatit à leurs malheurs, mais, s'il participe activement à leurs vies, ne parle pas de ses sentiments pour eux. Sa pudeur d'homme et d'Anglais le lui interdit. Aussi, tout le plaisir qu'il

(1) Trevelyan, G.M., Illustrated English Social History - Vol. 3. p. 170.

pourrait tirer des lettres de la Marquise est détruit par ses emportements romanesques et la peur du ridicule qu'ils développent en lui.

Au lieu de se contenter de ce que Walpole peut lui offrir, c'est à dire d'innombrables marques d'intérêt, des conseils pratiques et la joie de tenir dans sa vie un rôle important, elle attend trop de lui et, étant trop âgée pour se laisser guider, bien qu'elle l'appelle son "tuteur", repousse ses suggestions. Le sentiment qui l'envahit est infiniment plus violent que l'amitié et il lui fait perdre de vue le bon sens qui faisait la force de son esprit. Elle qui se méfiait des élans du coeur, tombera dans une sensiblerie qu'elle eût été la première à mépriser chez les autres.

Cette passion qui l'envahit si tardivement, c'est la dernière lutte d'un être qui a toujours douté de tout. Elle espère une dernière fois trouver une sécurité affective qu'elle a cherchée en vain toute sa vie et quand ses exigences et ses imprudences verbales éloigneront d'elle son ami, elle retombera dans le désespoir qui a toujours été latent et dont seule la mort la délivrera.

"Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez; ne vous affligez point de mon état; nous étions perdus l'un pour l'autre; nous ne devons jamais nous revoir; vous me regretterez, parce qu'on est bien aise de se savoir aimé." (1)

Ces derniers mots résument ce qui a été le mobile de sa vie, et la cause de ses échecs successifs.

(1) Lettre à Horace Walpole, No. 838, du 22 août 1780.

Mais ces dénégations ne rassurent pas Walpole qui se fait moralisateur et, à son corps défendant -- car il a une amitié sincère pour la Marquise -- cruel dans l'espoir de ramener leurs relations à des bases plus normales. Il la gronde donc, affectueusement d'abord, plus, quand il la voit retomber dans la sensiblerie et le marasme, avec fermeté, ce qui provoque les réactions suivantes de Madame du Deffand.

A propos du Général Conway, ami et cousin de Walpole:

"Je lui crois autant de vérité qu'à vous; mais plus de justice, moins de préventions, et plus d'indulgence. Il ne se méprendrait pas à ce qu'on pense pour lui, et s'il croyait qu'on eut des sentiments trop vifs, il ne s'en courroucerait pas, et n'y répondrait pas par de la haine et du mépris; cela soit dit en passant." (1)

Elle subira donc les gronderies de Walpole avec une humilité qui surprend mais qui ne sera que temporaire:

"Ce sera par monsieur de Richmond que je vous dirai tout ce que je pense de vos gronderies, que je préfère, toutes injustes qu'elles sont, à la feinte douceur et à la fausse politesse." (2)

Les lettres que deux fois la semaine elle envoie à Londres lui permettent de s'épancher et de redire l'ennui et l'amertume qui l'emplissent, mais Walpole n'était pas fait pour apprécier le rôle qu'elle lui avait dévolu.

"Quelles sont donc les réflexions dont je vous accable et que je préfère aux riens que vous regrettez tant? Il me semble que toutes mes lettres ne sont remplies que de riens, et que je ne vous

(1) Lettre No. 494 du 28 octobre 1774.

(2) Lettre No. 586 du 3 juin 1776.

entretiens guère de mes pensées et de mes réflexions; mais il faut que vous me grondiez toujours, et avec de l'ironie et de la moquerie. Ce qui est singulier, c'est que cela ne me déplait pas, et que je vous en aime davantage."

"Je vous ennuie quand je vous communique mes pensées, mes réflexions; vous avez raison, elles sont toujours fort tristes.

. . .

Malheureusement, je ne suis point affectée des choses qui ne me font rien;

. . .

Je suis quelquefois animée, mais c'est pour un moment. Ce moment passe, tout ce qui m'avait animée est effacé au point d'en perdre le souvenir." (1)

Non seulement elle déplore que Walpole lui interdise de s'épancher, mais elle refuse de croire que leurs lettres soient lues par le Cabinet Noir et méprise la prudence de son ami.

"Je ne crois pas qu'on ouvre nos lettres parce que, comme vous dites, s'ils en ont eu la curiosité, ils doivent l'avoir perdue; rien de plus indifférent en effet; il n'y a point de gazettes, il n'y a point de journaux qui soient aussi réservés que notre correspondance." (2)

Le ton de leur correspondance se transformera au fur et à mesure du désenchantement de la Marquise, et les compliments qu'elle lui adresse suivront l'évolution de ses sentiments. Au cours des premières années de leur amitié, elle louera son charme, que tous ses amis de Paris apprécient autant qu'elle, sa modestie et la réputation d'homme d'esprit qu'il acquiert au cours de ses séjours dans la capitale, en dépit des difficultés qu'il éprouve à maîtriser le français.

(1) Lettre No. 588 à Horace Walpole, du 9 juin 1776.

(2) Lettre No. 834 à Horace Walpole, du 15 juillet 1780.

Quand les lettres de Walpole deviendront glacées et mordantes, elle fera sans mesure l'éloge de son bon sens:

"Vos raisonnements sont excellents, ils interdisent toute réplique." (1)

et quand Walpole refusera les services qu'elle veut tout le temps lui rendre pour l'enchaîner par la reconnaissance, elle lui dira:

"Vous avez beaucoup d'ordre, il s'étend sur tout, vous êtes économe sur les soins que vous rendez à vos amis, et sur ceux que vous voulez bien recevoir d'eux." (2)

Cet ordre, cette mesure que Madame du Deffand reproche avec tant de causticité à Walpole, lui ont permis d'organiser sa vie de la façon qui lui convient le mieux. En effet, il divise son temps entre ses divers intérêts et ne s'ennuie jamais. Certes, comme Madame du Deffand, il aime les plaisirs de l'esprit, du monde et de la conversation, mais il ne leur consacre pas toute son énergie. Or, pour elle, ils sont toute sa vie. Non pas que sa cécité et son âge l'aient obligée à renoncer aux autres: il n'y a jamais eu place que pour eux. Elle est trop vieille, quand elle rencontre Walpole, pour pouvoir changer. Elle n'essaie même pas de s'intéresser à l'architecture, sujet favori de Walpole. Ses lettres n'en parlent jamais. Elle ne mentionne Strawberry Hill que comme une rivale qui lui ravit son ami. Elle jalouse les soins qu'il donne à ses jardins, et déplore d'avoir toujours méconnu les joies de la nature. Elle le raille même d'éprouver des plaisirs qu'elle ne peut ni partager ni comprendre:

(1) Lettre No. 593 du 7 juillet 1776.

(2) Lettre No. 606 du 22 septembre 1776.

"Je vous fais mon compliment sur le beau temps, je souhaite qu'il continue pour que Strawberry Hill vous cause des plaisirs ineffables." (1)

Elle est cependant assez lucide pour se juger :

"Je n'ai jamais prétendu blâmer votre amour pour Strawberry Hill, ni votre goût pour la retraite, je ne vous en ai parlé que par envie." (2)

Elle envie également l'intérêt que Walpole porte à sa famille, et les joies qu'elle lui cause. Cette jalousie, jointe à la peur de la solitude, l'amènera à faire venir auprès d'elle son neveu D'Aulan et sa jeune femme. Quand ils l'auront déçue, comme l'ont déçue tous ceux qui l'approchent, elle n'hésitera pas à les renvoyer en Avignon après les avoir déracinés. Walpole qui la connaissait bien l'avait mise en garde contre un tel changement, mais elle espérait trouver en eux le bonheur que Walpole éprouvait avec les siens, sans vouloir admettre qu'elle les connaissait à peine, alors que Walpole avait vu grandir ses neveux et nièces, avait participé à leur formation et avait été mêlé étroitement à la vie de sa famille.

Les mots caustiques de Madame du Deffand, la façon dont elle rejette les êtres qui ont cessés de l'intéresser, ont amené ses détracteurs à la décrire comme un coeur sec. On pourrait voir la preuve de cette aridité sentimentale dans la lettre suivante :

"J'ai ri de l'idée que vous avez que la mort de madame d'Egmont m'ait fait grande impression; elle ne m'a fait faire aucunes réflexions nou-

(1) Lettre No. 633 du 1er mars 1777.

(2) Lettre No. 636 du 16 mars 1777.

velles, et n'a point été pour moi un avertissement. J'en ai d'autres bien plus positifs, l'affaiblissement de mes organes." (1)

Cependant, il y a dans ces quelques lignes un détachement, une lucidité qui ne manquent pas de grandeur. Si les lettres à Walpole abondent en compliments exagérés, elles surprennent d'autant plus quand on voit avec quelle froide logique la marquise analyse sa propre déchéance. Elle refuse de voir les défauts de son ami mais elle est parfaitement consciente des siens. Elle le couvre de compliments qui l'embarrassent, et s'abaisse avec joie devant lui.

"Je conviens que mon français vaut mieux que le vôtre; mais vos pensées valent mille fois mieux que les miennes, et vous les rendez souvent avec tant de vérité, qu'elles me font sentir qu'en comparaison je ne suis qu'une caillette, une diseuse de lieux communs." (2)

"Votre lettre est d'une solidité et d'une profondeur de raisonnement dont ma tête n'a jamais été capable dans la force de l'âge, et pour aujourd'hui toute application m'est impossible." (3)

Elle sait que les seules lettres qu'il apprécie sont celles où elle ne parle pas de ses sentiments. Il l'a priée de n'écrire qu'une fois par semaine, de ne lui conter que les dernières histoires de Paris, et elle s'efforce de lui donner satisfaction, mais ne peut s'empêcher de lui prodiguer les compliments qu'il redoute:

"Je crains toujours de vous fatiguer par mes lettres; mais celle que monsieur de Beauvau a reçue de vous, et qu'il me lut hier, me fait sauter sur toutes considérations. Je manque donc à la règle des huit

(1) Lettre No. 759 du 7 février 1779.

(2) Lettre No. 765 du 13 mars 1779.

(3) Lettre No. 640 du 2 avril 1777.

jours pour vous dire que rien n'est si charmant(e) que cette petite lettre; elle a toute la politesse, l'élégance, la grâce possibles." (1)

Dans les dernières années de leur amitié, elle qui était si fière, qui détestait qu'on la plaigne et qui traitait par le mépris son infirmité, s'attardera sur la déchéance que l'âge amène. Elle cherchera même à apitoyer son ami.

A ces lamentations Walpole répond par des lettres de plus en plus froides -- et de plus en plus espacées mais, bien que souffrant de son indifférence, elle ne cessera jamais d'admirer la froide logique des réponses qu'elle reçoit.

"N'ayant point de lettres nouvelles, je vais relire votre dernière. Elle est lue, et à cette seconde lecture, je la trouve encore meilleure que je ne l'ai trouvée à la première. Ah! oui; je vous trouve très-philosophe; toutes vos réflexions sont justes et sages." (2)

Madame du Deffand sait que Walpole aimerait entretenir avec elle les relations mesurées qui le lient aux hôtes les plus en vue de Londres, et qu'il se passerait volontiers des déclarations d'affection de sa vieille amie, mais son besoin de s'épancher est si violent qu'elle enfreint toutes les règles que son "tuteur" a fixées, et elle prend plaisir à s'abaisser devant lui.

(1) Lettre No. 639 du 27 mars 1779.

(2) Lettre No. 765 du 13 mars 1779.

"Je n'aime pas mieux à écrire que vous; il n'y a que vous à qui j'écrive des lettres aussi longues."

. . .
"A qui vous plaignez-vous de votre peu d'imagination? A quelqu'un de stupide: non seulement j'en suis dépourvue, mais la perte de mémoire me jette dans une timidité qui fait que je n'ose me hasarder à parler." (1)

Madame du Deffand s'est abandonnée à son autorité avec la soumission de l'enfant obéissante qu'elle n'a jamais été. Débarrassée des contingences physiques de l'amour, assurée de sa position dans la société, forte de sa connaissance des êtres que cinquante ans de vie mondaine lui ont donnée, elle se livre entièrement à ce tuteur qu'elle s'est choisi, qu'elle n'a jamais vu et qui l'a séduite par la douceur de sa voix. Il lui donnera des conseils, elle s'efforcera de les suivre. Elle veut désespérément croire en lui, elle qui ne croit en rien ni en personne.

"Comment, se demande-t-on, une personne supérieurement intelligente, et qui s'était toujours montrée raisonnable, se laisse-t-elle emporter à une telle folie? La folie ne s'explique pas." (2)

S'échaffaudent entre eux des relations de tuteur à pupille, qui feront le bonheur de Madame du Deffand pendant les premières années de leur amitié. Elle lui demande son avis sur tout, s'humilie devant lui, le pare de mille qualités et fait de lui le centre de ses pensées. Il oppose à cette obéissance passionnée une logique froide qui blesse sa correspondante. Par une réversibilité ironique, il est maintenant ce qu'elle était autrefois: un être de raison. De temps en temps, elle se reprend, essaie de lutter contre son propre

(1) Lettre No. 634 du 9 mars 1777.

(2) Ferval, Claude - Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle, p. 207.

aveuglement, se montre sarcastique comme elle sait l'être vis-à-vis des indifférents:

"N'êtes-vous pas la prudence même?" (1)

"Il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'on m'aime beaucoup, mais j'ai renoncé aux pompes et aux vanités de ce monde; vous avez fait de moi une prosélyte parfaite; j'ai tout votre scepticisme sur l'amitié." (1)

"Je me conforme autant que je puis à vos sentiments et à votre conduite. Je crois être parvenue à l'insensibilité." (2)

Elle envie cette indifférence de Walpole et voudrait la posséder, quand elle comprend qu'elle ne pourra jamais la percer. Elle admire même ce qui la fait le plus souffrir:

"Vous êtes un homme extraordinaire, un grand médecin des âmes à qui on ne peut pas dire: Médecin, guéris-toi toi-même. Vous vous êtes guéri parfaitement, en vous détachant de tout."

"J'envie bien votre bonheur; vous n'êtes jamais mieux que lorsque vous êtes seul avec vous-même. Si vous pouviez me communiquer cette faculté, je n'aurais jamais eu tant d'obligations à personne." (3)

Quand elle a choisi Walpole comme "tuteur", directeur de conscience, confident, elle attendait de lui qu'il transforme complètement sa vie. Or, elle a atteint un âge où il est malaisé de changer, et d'autre part, elle a une personnalité beaucoup trop forte pour subir une influence quelconque. Petite fille, elle opposait sa raison aux arguments des bonnes religieuses de la Madeleine de Tresnel, et

(1) Lettre No. 781 du 20 juin 1779.

(2) Lettre No. 646 du 6 mai 1777.

(3) Lettre No. 481 du 14 août 1774.

elle tenait tête à Massillon. Parvenue à l'âge mûr, elle abandonne cette raison qui était la pierre d'achoppement de son caractère pour céder à l'affectivité. La maîtrise de soi qui a dominé toute sa vie l'abandonne. Elle qui avait aimé avec mesure parce qu'elle doutait des sentiments de ses partenaires se laisse envahir par l'amour.

Dans cette virevolte de la pensée, il y a l'influence de l'âge, mais aussi du siècle. La jeunesse de Madame du Deffand s'est passée sous le puritanisme de Madame de Maintenon; elle en a secoué le joug pour passer aux excès de la Régence, et elle finit sa vie avec les émotions du pré-romantisme, le monde qui l'entoure étant influencé par ce Rousseau qu'elle-même déteste.

A une période de stabilisation classique par les formes, succède une renaissance de la sensibilité. Ce n'est pourtant pas la raison, si chère aux hommes du XVIIIe siècle, qui commandera ce changement, c'est la sympathie sociale. Rien n'est plus éloigné de Madame du Deffand que ce sentiment nouveau, mais Rousseau a mis à la mode le goût des larmes et des épanchements sentimentaux et on est en droit de se demander si la lecture de ses oeuvres n'a pas amené Madame du Deffand à sortir du corset de fer qu'elle s'était jusqu'alors imposé en matière de sentiment.

Certes, Rousseau n'a pu lui communiquer l'amour de la nature, mais, en prenant Walpole pour tuteur, elle ne cédait pas seulement à un besoin de protection -- sur lequel nous reviendrons. La mode était

aux relations tuteur/pupille. Le tuteur était responsable de la formation intellectuelle et affective de son élève et le guidait jusqu'à l'âge adulte. Madame du Deffand, lasse de sa vie superficielle, des liaisons décevantes et des amitiés perfides, voulait recommencer sa vie sur d'autres bases. Elle qui avait toujours dominé ses amis et ses amants par son intelligence et la force de sa personnalité, trouvait un plaisir nouveau à se soumettre. Pour la première fois dans sa longue vie, elle éprouvait le besoin d'être conseillée, protégée. Il ne semble pas que ce changement ait eu pour cause la faiblesse provoquée par l'âge. Quand Horace Walpole est entré dans sa vie, elle avait 68 ans et si l'on oublie la cécité qu'elle-même traitait avec négligence, elle était en bonne santé. Elle menait une vie nocturne qui aurait épuisé des femmes beaucoup plus jeunes qu'elle. Son besoin de soumission n'était donc pas un abandon de la volonté. Il répondait plutôt à un refus de la raison qui avait jusque là guidé sa vie. Sa vie sentimentale s'était enrichie par cet amour tardif, et la raison ne dominait plus sa conduite.

On peut facilement établir un parallèle entre les relations de Madame du Deffand avec les Choiseul et ses sentiments pour Walpole. Dans les deux cas, elle abandonne le rôle de conseillère que son âge et sa connaissance du monde pouvaient lui octroyer facilement pour celui d'enfant protégée par des grandes personnes aimantes. Mais ce qui a été une plaisanterie, une comédie que Madame du Deffand et les Choiseul jouaient pour leur plaisir personnel et pour l'agrément de leurs amis, devient beaucoup plus dramatique quand il s'agit de Walpole.

Madame du Deffand prend au sérieux ses sentiments et ce rôle de pupille qu'elle s'est donné. Bien plus, quand Walpole se fatigue de prodiguer des conseils qui ne sont pas suivis, elle refuse de le suivre sur le chemin de l'indifférence et continue cette comédie de l'enfant désarmée devant un public glacé. Non seulement elle désire être sa pupille, sa "petite", mais elle en vient à avoir des caprices, des exigences qui touchent à l'infantilisme.

Ce besoin de protection, cette soumission à l'autorité de Walpole, cette peur de la solitude sont la preuve d'une insécurité qui augmente avec l'âge.

"J'entends ce que vous dites à la lecture de ceci: Elle voudrait qu'on ne vécut que pour elle." (1)

La vie mouvementée qu'elle a menée ne l'a pas préparée à la solitude. Se retrouvant face à face avec elle-même, murée dans son infirmité, elle a sans cesse besoin qu'on la rassure, qu'on la choie.

"Je crains toujours d'être abandonnée." (2)

Le Couvent Saint-Joseph, avec ses règlements peu sévères, son calme, les médisances inoffensives de ses pensionnaires, lui rappellent peut-être l'univers clos et abrité de son enfance au couvent de la Madeleine. Elle vit d'ailleurs dans le regret de la société et des écrivains du passé,

"Je lis une vie de Marguerite de Valois qui me plaît assez; on dit qu'elle n'est pas bien écrite et je dis tant mieux, ce qu'on appelle beau style aujourd'hui m'est antipathique." (3)

(1) Lettre No. 635 du 12 mars 1777.

(2) Lettre No. 814 du 21 février 1780.

(3) Lettre No. 635 du 12 mars 1777.

"Non, non, je ne suis point aussi injuste mais je voudrais avoir une société comme j'en ai eu autrefois. Cela est impossible, je ne la cherche pas, et je ne songe qu'à traîner le reste de ma vie le moins ennuyeusement qu'il est possible." (1)

Elle envie les joies simples qui éclairent la vie de Walpole tout en sachant qu'elle n'y atteindra jamais, car elle croit à une sorte de fatalité, d'hérédité de l'instinct du bonheur.

"Je n'ai pas le même bonheur que vous, vous vous suffisez toujours à vous-même, c'est un don que la nature vous a fait. On tient tout d'elle, nous n'avons réellement que ce qu'elle nous a donné, tout ce que nous croyons avoir acquis n'est que précaire et nous sommes bientôt désabusés de l'honneur que nous faisons à notre raison." (2)

"Vous avez grand raison de dire que nos caractères ne se ressemblent point: le vôtre m'est incompréhensible; je ne puis me faire une idée des plaisirs que vous goûtez dans la solitude et du charme que vous trouvez dans tous les objets inanimés, de la préférence que vous donnez au grand monde à la société particulière. Je conviens que la société ne satisfait guère; mais on a toujours l'espérance qu'elle satisfera; . . ." (3)

Elle sait qu'elle ne peut être heureuse, qu'un ennui permanent l'accompagne partout et l'empêche de goûter les derniers plaisirs qui s'offrent à elle.

"Que voulez-vous, mon ami, je prétends que j'ai dans l'âme le ver solitaire et ce ver, c'est l'ennui. Il ne faut point se moquer de moi, il faut me plaindre." (4)

(1) Lettre à Horace Walpole No. 635 du 12 mars 1777.

(2) Lettre No. 635 du 12 mars 1777.

(3) Lettre No. 514 du 1er mars 1775.

(4) Lettre No. 522 du 18 avril 1775.

La vie sentimentale d'Horace Walpole semble avoir été de peu d'importance. On lui connaît de nombreuses amitiés féminines, une affection paternelle pour ses trois petites-nièces, les demoiselles Waldegrave, et, à la fin de sa vie, pour les demoiselles Berry, à qui il légua la plupart de ses biens. Walpole admirait beaucoup le peintre Reynolds, dont il disait:

"The exuberance of his invention will be the grammar of future painters of the portrait." (1)

Il lui avait demandé d'exécuter un portrait de ses trois petites-nièces et lui en avait même suggéré le plan, mais Reynolds n'en tint pas compte.

"I rather wished to have them drawn like the Graces adorning a bust of the Duchess as the Magna Mater; but my ideas were not adopted." (2)

Walpole décrivait à Madame du Deffand les charmes de ses petites-nièces, et l'attachement qu'elles lui inspiraient. Il évoluait dans les salons les plus élégants de Londres, mais aucune de ses belles amies ne pouvait être pour Madame du Deffand une rivale dangereuse. La seule femme qu'elle ait pu craindre était morte un an avant qu'elle-même ne vint au monde: c'était Madame de Sévigné.

Vers 1750, Madame de Simiane, sa petite-fille, avait publié la correspondance de la Marquise de Sévigné. Quand Horace Walpole en eut connaissance, ce fut pour lui un éblouissement. Lui, si réservé, si modéré dans ses jugements, devenait presque lyrique dans

(1) Roberts, Keith, Reynolds, p. 3.

(2) Roberts, Keith, Reynolds, p. 8.

ses éloges. Il trouvait en Madame de Sévigné un modèle de sagesse, et tout ce qu'il demandait à une correspondante: esprit, naturel, commentaires judicieux sur une époque qui le passionnait. Il devait retrouver ces qualités en Madame du Deffand.

Il est facile d'établir un parallèle entre les deux femmes. Toutes deux appartenaient au même milieu social, et ont donné dans leurs lettres une chronique détaillée de leur temps. Leurs jugements littéraires étaient remarquables et leurs lettres, sous la forme de conversations animées, reflétaient à la fois les événements de l'époque et la personnalité de leurs auteurs. Toutes deux faisaient preuve de jeunesse d'esprit même quand elles avaient atteint l'âge mûr, s'analysant, sans s'épargner, étaient expansives et ne cachaient pas la vivacité de leurs sentiments.

Là cependant s'arrête la ressemblance.

Madame de Sévigné jouissait d'une vitalité qui a toujours fait défaut à Madame du Deffand. Cette vitalité lui a permis de surmonter ses malheurs conjugaux, de supporter la séparation d'avec Madame de Grignan, les difficultés pécuniaires et les chagrins que lui causait son fils. De plus, quand l'éloignement la faisait trop souffrir, elle n'hésitait pas à traverser la France pour aller visiter sa fille. Son jugement était tout aussi remarquable que celui de Madame du Deffand, mais ses pointes n'étaient pas aussi acérées. Enfin, ses intérêts étaient multiples, la vie aux Rochers lui procurant des joies simples -- que Walpole pouvait comprendre -- et le monde de la Cour la distrayant sans qu'elle y perde son bon sens et sa sensibilité.

En dépit des vicissitudes de la vie, Madame de Sévigné a conservé jusqu'à la fin un tour d'esprit heureux et un optimisme à toute épreuve. Elle a été soutenue par une foi profonde, une bonne santé et la faculté de donner plutôt que d'attendre des dons d'autrui. Toute dévouée à ses enfants, vertueuse par choix, elle a pris l'air des salons sans s'y laisser corrompre. Ses innombrables activités, passant de la vie à la campagne à la vie de Paris, visitant sa fille en province, s'intéressant à l'éducation de ses petits-enfants comme elle avait su faire celle des siens, elle appréciait autant l'esprit de ses amis parisiens que la beauté de la nature aux Rochers. Les portraits qu'elle trace de ses contemporains sont aussi spirituels que ceux de Madame du Deffand, mais les coups de patte y sont plus légers. Elle juge les hommes avec autant de perspicacité, mais sans amertume, alors que Madame du Deffand parvient à des conclusions acerbes sur l'humanité. Elle a, en effet, été si imprégnée du scepticisme de son siècle qu'elle peut en être la personnification. L'agitation, la dissipation de la vie mondaine, l'ont empêchée d'exercer tous ses talents. A mesure que l'âge vient, elle sent de plus en plus la tristesse que les années accentuent, et sa solitude morale.

La vie de Madame du Deffand s'achève dans la misanthropie alors que la mort a surpris Madame de Sévigné au milieu des siens, près de sa fille qu'elle adorait.

Madame de Sévigné et Madame du Deffand furent parfaitement dignes devant cette dernière épreuve, parce que leur éducation

les y avait préparées, mais la mort pour Madame de Sévigné comportait l'espoir d'une vie future alors que Madame du Deffand n'attendait que le néant.

"Elle vit clairement l'abîme de la misère humaine mais il lui manque la foi qui seule aurait pu apporter une solution à l'angoisse qui l'étreignait." (1)

(1) Dictionnaire des Lettres Françaises - XVIIIe siècle,
B. Melchior-Bonnet. - 1960.

Dans un siècle où la course au bonheur sous ses formes les plus diverses est la préoccupation de l'élite intellectuelle et mondaine à laquelle elle appartient, Madame du Deffand se sent terriblement isolée. Certains de ses contemporains -- Montesquieu, Voltaire -- croient à l'amélioration de la condition humaine par le rejet des vieilles croyances et du despotisme et trouvent leur propre bonheur dans l'exposé de leurs idées. Diderot, après Bayle et Le Sage, affirme que l'homme atteindra au bonheur en repoussant la tradition et en explorant totalement le monde des plaisirs matériels. Madame du Deffand, elle, s'est tenue à l'écart du monde des sentiments et a cru dans sa jeunesse à la suprématie de la raison. Elle a toujours mené sa vie à sa guise, a rompu les liens qui l'unissaient à son mari quand ils lui semblaient pesants, n'a jamais attaché d'importance aux liaisons qui la distrayaient sans l'attacher. Quand elle comprend que le bonheur qui lui a toujours échappé est une harmonie entre la raison et la vie affective, il est trop tard pour que cette dernière lui apporte autre chose que des souffrances.

"Dans sa vieillesse, la plus désenchantée qui soit, elle se prend à désirer ce qu'elle a bafoué dans sa jeunesse. On croirait qu'elle a fini par prendre conscience d'un déséquilibre provoqué par l'hégémonie exclusive de la raison. A mesure qu'elle s'enfonce dans les années, elle désavoue cette raison et soupire: 'Sans le sentiment, tout esprit n'est qu'une vapeur, qu'une fumée'."

"Elle s'en lasse et s'écrie: 'Ah! la raison, la raison! Qu'est-ce que c'est que la raison? quel pouvoir a-t-elle?' " (1)

(1) Klerks, W., Dr., - Essai sur l'ennui, - p. 48.

Ainsi, il semble qu'en vieillissant, la Marquise ait perdu l'élément masculin de son caractère, qui était une partie importante de son charme. Les grands esprits de son temps aimaient trouver dans cette femme raffinée, élégante, d'apparence éminemment féminine, un esprit rationnel qui pouvait tenir tête au leur. A mesure que le siècle s'écoule, que l'âge la gagne, elle permet à une sensiblerie qu'autrefois elle aurait tournée en ridicule de battre en brèche l'esprit qui l'avait rendue célèbre. Ainsi se trouvaient réunies en une seule femme les bases contradictoires en apparence du XVIIIe siècle.

"Le XVIIIe siècle a cru à la raison et au sentiment. Les tendres ont été pour le sentiment, les intellectuels pour la raison. Les hommes ont été plutôt de la religion de la raison, les femmes de la religion du sentiment. Rationalisme et sensibilité ont régné parallèlement vers la fin de cet âge, se reconnaissant bien pour frères, en ce qu'ils dérivait de la même source qui n'est autre qu'orgueil personnel et grande estime de soi, mais frères ennemis, qui se défiaient fort l'un de l'autre en s'apercevant qu'ils menaient aux conclusions, aux règles de conduite, aux morales les plus différentes." (1)

On a souvent reproché son orgueil à Madame du Deffand. Il ne l'a cependant jamais rendue méprisante et on sait qu'elle fut servie par ses gens avec un total dévouement. La fidélité de Wiart et de Mademoiselle Sanadon, qui succéda comme lectrice à Julie de Lespinasse, prouve que la Marquise savait se faire aimer tout en étant exigeante.

"La Sanadona va s'absenter aussi; mais elle veut me revenir trouver, jugeant qu'elle m'est fort nécessaire." (2)

(1) Faguet, Emile, Etudes Littéraires, - Société Française d'Imprimerie et de Librairie, Paris. p. 319.

(2) Lettre à Horace Walpole No. 603 du 7 septembre 1776.

Ses flèches s'adressaient bien plus aux familiers de son salon qu'à ses domestiques. On a vu avec quelle passion elle prenait fait et cause pour les faibles, n'hésitant pas à s'opposer à son frère quand il spoliait Julie de Lespinasse.

Doutant souvent de sa valeur, Madame du Deffand était trop lucide pour ne point voir ses propres faiblesses et utilisait son esprit aussi bien pour rabattre la superbe de ses aristocratiques visiteurs que pour défendre ses amis. Elle était en fait pour elle-même un juge sévère.

"Je n'ai d'esprit qu'en épiderme, cela n'est que trop vrai: ni énergie, ni jugement, ni raison; enfin je suis lasse et dégoûtée de moi autant qu'on peut l'être." (1)

Doutant des humains, elle doutait avant tout d'elle-même et craignait sans cesse d'être abandonnée.

"Mais, mon ami, vous ne savez pas à quel point mon caractère est faible et l'abattement où je tombe quand je crains de passer mes soirées seule; la sorte d'humiliation qui tient à l'abandon m'est absolument insupportable;" (2)

"Je n'aime point cet excès de monde, mais je le préfère au risque d'être seule." (3)

Evidemment, son infirmité la rendait plus tributaire des autres qu'elle ne l'avait jamais été, mais il est probable qu'en perdant l'attention du monde, il lui semblait perdre de sa dignité. De plus, elle savait que Walpole aimait en elle la femme célèbre et elle craignait, en passant au second plan, que la tiède amitié qu'il lui portait ne devienne indifférence totale.

(1) Lettre à Horace Walpole du 6 janvier 1779.

(2) Lettre à Horace Walpole du 5 mars 1779.

(3) Lettre à Horace Walpole du 20 avril 1780.

"Je ne me plaindrai pas alors de la foule que j'aurai à mes soupers. En voilà plusieurs en dernier lieu, où j'ai toujours eu vingt à trente personnes. Il n'y a que d'être seule qui soit pis que cela." (1)

Si la blessure infligée par le départ de Julie de Lespinasse et de d'Alembert fut si profonde, c'est qu'en elle se trouvaient réunies les composantes du scepticisme de Madame du Deffand: sentiment d'abandon, crainte du ridicule, démonstration de l'ingratitude humaine.

Devant les gronderies de Walpole, qui n'aimait dans ses lettres que les nouvelles du monde et qui redoutait les preuves de tendresse qu'elle lui donnait sans cesse, elle ne pouvait panser les blessures infligées à sa dignité qu'en lui rappelant les célébrités qui l'avaient honorée de leur amitié:

"Les après-dîners je suis assez seule, je me fais lire ma correspondance avec Voltaire. Il y a 320 lettres, dont il y en a 60 ou 80 qui sont d'autres, comme Madame la Duchesse de Choiseul, le Président Hénault, et quelques autres, dont j'avais tiré des copies. Cette lecture m'amuse beaucoup; elle console mon amour-propre des humiliations qu'il éprouve." (2)

Sans aller jusqu'à dire que Madame du Deffand s'attacha à Walpole pour être dans le ton de la société, qui faisait grand cas de tout Anglais titré qui passait par Paris, il est certain que la mode était à l'Angleterre. Montesquieu admirait les institutions anglaises. Les grands seigneurs anglais appréciaient la vie mondaine des salons de Paris et Lord Bolingbroke, grand ami de Voltaire, y trouva refuge quand il eut des difficultés avec le gouvernement de son pays.

(1) Lettre à Horace Walpole du 27 mai 1780.

(2) Lettre à Horace Walpole du 21 mars 1779.

On peut s'étonner que Madame du Deffand n'ait pas montré plus d'intérêt pour la langue anglaise -- son secrétaire Wiart lui servait de traducteur -- quand on pense que les beaux esprits français voulaient tous connaître l'anglais, que Voltaire et la Belle Emilie conversaient, et même, à l'occasion, s'injuriaient dans cette langue.

"Mais pour se livrer à ce qu'il (Voltaire) aime le plus au monde, la conversation, il faut savoir parler parfaitement l'anglais. Il se met au travail, avec une ardeur passionnée, infatigable, et il réussit à merveille."

. . . .
"Voltaire écrit et parle bientôt l'anglais avec tant d'aisance qu'il peut rédiger en cette langue même ses lettres familières si bien qu'en rentrant en France, il eut, dit-il, un effort à faire." (1)

On peut voir un rapport entre l'indifférence de Madame du Deffand pour la langue anglaise et son horreur des voyages. En cela, elle se rapproche des hommes du siècle précédent qui se méfiaient de l'inconnu et elle va à l'encontre de ses contemporains qui recherchent la nouveauté.

Madame du Deffand avait horreur de la nature et les beaux paysages l'ennuyaient profondément, mais elle portait aux animaux un amour qui ne fit qu'augmenter avec l'âge. Elle avait toujours aimé les chats et, depuis qu'elle était aveugle, ses visiteurs la trouvaient assise au coin du feu, un ou deux chats angoras sur les genoux. Quand elle connut Horace Walpole, elle prit un petit chien,

(1) Orioux, Jean, - Voltaire, p. 178.

Tonton, qui bientôt occupa une grande place dans sa vie et dans ses lettres. L'affection qu'elle lui porte est intéressante en ce qu'elle l'amène à des considérations de plus en plus pessimistes sur les humains.

"Il est bien juste que personne ne m'aime, car je n'aime rien; j'en excepte Pompom et Tonton, je suis pour le dernier comme vous étiez pour Rosette. Oh! j'en conviens, on ne doit aimer que son chien." (1)

Pompom était le petit garçon de Wiart, et, si Madame du Deffand y fait allusion à plusieurs reprises, elle ne donne jamais l'impression qu'elle s'y était follement attachée. Tonton, qui montrait une garde sévère auprès de sa maîtresse, avait mordu presque tous les visiteurs du salon bouton d'or. En dépit d'un caractère difficile, il ne reçoit que des éloges de la Marquise.

"Pourquoi ne me parlez-vous pas de mon petit chien? Les Miladys vous diront s'il est joli, s'il m'aime, s'il est jaloux, s'il est méchant, et que j'en suis folle."

"Mon petit chien, je t'aime bien,
et je ne veux plus aimer rien.
Toi seul as toute ma tendresse.
Tu me plais par ta gentillesse
Moins que par ta fidélité.
Où trouve-t-on de la sincérité,
Sinon dans ceux de ton espèce?" (2)

Il est triste de constater que le seul amour total qu'elle ait jamais inspiré était celui que lui portait son chien. Après la mort de la Marquise, Wiart confia le petit chien de sa maîtresse au cousin d'Horace Walpole, Thomas Walpole. Tonton vécut huit ans à

(1) Lettre No. 641 du 5 avril 1777.

(2) Lettre No. 492 du 23 octobre 1774.

Strawberry Hill, entouré des meilleurs soins. Lui qui avait été si agressif et si redouté des habitués du Couvent Saint-Joseph, devint très doux et ne pourchassa plus que les chats de la cuisinière.

Les derniers jours de Madame du Deffand se passèrent dans une demi-inconscience sans douleur. Elle sentait ses forces décliner et dicta sa dernière lettre à Walpole. Celle-ci résume toute la passion de son auteur et la connaissance profonde qu'elle avait de son ami. Elle y fait preuve d'une résignation hautaine et inspire l'admiration plus que la pitié.

"Je n'ai point de fièvre, du moins on le juge ainsi, mais je suis d'une faiblesse et d'un abattement excessifs; ma voix est éteinte, je ne puis me soutenir sur mes jambes, je ne puis me donner aucun mouvement, j'ai le coeur enveloppé, j'ai peine à croire que cet état ne m'annonce une fin prochaine. Je n'ai pas la force d'en être effrayée et, ne vous devant revoir de ma vie, je n'ai rien à regretter. Les circonstances présentes font que je suis très isolée, toutes mes connaissances sont dispersées. . . Divertissez-vous, mon ami, le plus que vous pourrez, ne vous affligez pas de mon état; nous étions presque perdus l'un pour l'autre; nous ne nous devions jamais revoir; vous me regretterez parce qu'on est bien aise de se savoir aimé. . ." (1)

Le fidèle Wiart ajouta à la lettre de Madame du Deffand quelques lignes qui expriment non seulement son chagrin, mais aussi tout le scepticisme de Madame du Deffand devant les sentiments qu'elle pouvait inspirer:

"Je ne puis vous dire la peine que j'éprouvais en écrivant cette lettre sous sa dictée; je ne pus jamais achever de la lui relire après l'avoir écrite; j'avais la parole entrecoupée de sanglots. Elle me dit: 'Vous m'aimez donc?' " (2)

Jamais mot de la fin ne fut plus tristement caractéristique de son auteur.

(1) Lettre à Horace Walpole No.838 du 22 août 1780.

(2) Lettre de Wiart à Horace Walpole du 22 octobre 1780.

TROISIEME PARTIE

Le scepticisme de Madame du Deffand dans son contexte littéraire

- écrivains français
- écrivains anglais

----0o0----

Le scepticisme de Voltaire s'adresse autant aux formes de la religion qu'aux croyances elles-mêmes. Il ne croit pas aux devoirs de l'homme envers Dieu, bien qu'il admette l'existence d'un Dieu organisateur de l'univers.

En ce qui concerne les devoirs de l'homme envers les autres hommes, il ne croit pas nécessaire d'éduquer le peuple. Pour lui, le peuple, c'est "la canaille" qui "n'est pas digne d'être éclairée". Par contre, il croit aux devoirs de l'homme envers les membres de sa caste, et rien n'est plus remarquable que le dévouement en amitié dont fait preuve cet être si versatile.

En aucun cas cette fidélité n'a été plus apparente que dans les relations qu'il a entretenues pendant cinquante ans avec Madame du Deffand. Personne n'a reçu, plus qu'elle, l'assurance de sa constante affection et de son admiration. Fallait-il que le scepticisme soit ancré en elle profondément pour que ces marques d'intérêt, venant de l'homme le plus célèbre de France, ne l'aient pas convaincue. Certes, les habitués de son salon rendaient hommage à son esprit, tout comme dans sa jeunesse on appréciait ses beaux yeux. Pourtant, aucun admirateur ne lui a été plus fidèle, et ni Horace Walpole ni le Président Hénault n'ont eu pour elle ces compliments délicats qui font le charme des lettres que Voltaire lui envoyait, alors qu'ils approchaient tous deux de la fin de leur vie.

"J'aurai pour vous la plus respectueuse amitié jusqu'à l'instant où l'on s'endort véritablement pour n'avoir plus d'idées du tout." (1)

(1) Lettre de Voltaire à Madame du Deffand du mai 1764.

"Jamais personne n'a eu l'esprit plus vrai que vous. Votre âme se peint toute entière dans tout ce qui vous passe par la tête; c'est la nature elle-même avec un esprit supérieur; point d'art, point d'envie de se faire valoir, nul artifice, nul déguisement, nulle contrainte." (1)

Enfin, le ton de Voltaire se fait parfois si admiratif qu'il est proche de l'amitié amoureuse:

"Je vous regarderai comme la personne de mon siècle qui est le plus selon mon coeur et selon mon goût." (2)

Tout au long de leur amitié, Voltaire essaie de donner à Madame du Deffand un remède contre son scepticisme, et il lui propose un art de vivre.

"Je vous écris nécessairement que le courage, la résignation aux lois de la nature, le profond mépris pour toutes les superstitions, le plaisir noble de se sentir d'une autre nature que les sots, l'exercice de la faculté de penser, sont des consolations véritables." (3)

Il lui conseille de s'occuper sans cesse pour lutter contre l'ennui, de ménager sa santé et d'utiliser au maximum son intelligence. Il la plaint avec beaucoup de délicatesse quand elle perd la vue, alors que Montesquieu dans la même circonstance fait preuve d'une sécheresse extraordinaire. A la mort de leur ami Formont, il prend part à son chagrin et lui renouvelle les marques d'affection:

(1) Lettre de Voltaire à Madame du Deffand du 27 janvier 1766.

(2) Lettre de Voltaire à Madame du Deffand du 26 novembre 1775.

(3) Lettre de Voltaire à Madame du Deffand du 24 mai 1764.

"Je trouve que la vieillesse rend l'amitié bien nécessaire; elle est la consolation de nos misères et l'appui de notre faiblesse encore plus que la philosophie. Heureux vos amis, qui vous consolent et que vous consolez!" (1)

Enfin, alors que sa renommée s'étend à travers toute l'Europe, qu'il est le "Roi Voltaire", il lui fait parvenir toutes ses oeuvres au fur et à mesure qu'il les écrit et lui demande de les critiquer -- ce dont elle ne se fait pas faute d'ailleurs -- tant il respecte son esprit et son jugement.

En dépit de ces innombrables marques d'affection, elle continue à douter qu'on l'aime vraiment. C'est seulement au début de ses relations avec Horace Walpole qu'elle retrouve l'enthousiasme que lui avait causé l'entrée de Julie dans sa vie. Pour quelques mois, elle se croit aimée:

"Je jouis d'un bonheur que j'ai toujours désiré et que j'ai été prête à croire une pure chimère; je suis aimée! je le suis de vous et de mon Horace. . ." (2)

Il est particulièrement significatif qu'elle mette sur le même plan les sentiments tumultueux que lui inspire Horace Walpole et l'amicale complicité qui la lie à Voltaire. D'une part, elle veut donner le change en les considérant tous deux comme des amis, d'autre part elle essaie de se persuader que les sentiments de Walpole seront aussi durables que ceux de Voltaire. Toutefois, elle refuse de suivre Voltaire dans sa connaissance des faiblesses humaines, et elle ne peut les tolérer.

"Croyez-vous, dit Candide, que les hommes se soient toujours mutuellement massacrés comme ils le font

(1) Lettre de Voltaire à Madame du Deffand du 20 novembre 1765.

(2) Cité par: Wilkinson, Ida, Les femmes dans la correspondance de Voltaire, p. 117.

aujourd'hui, qu'ils aient toujours été menteurs, fourbes, perfides, ingrats, brigands, faibles, volages, lâches, envieux, gourmands, ivrognes, avarés, ambitieux, sanguinaires, calomniateurs, débauchés, fanatiques, hypocrites et sots? -- Croyez-vous, dit Martin, que les éperviers aient toujours mangé des pigeons quand ils en ont trouvé? -- Oui, sans doute, dit Candide." (1)

L'euphorie causée par l'arrivée de Walpole dans la vie de Madame du Deffand ne dure pas car Walpole ne peut répondre à ses sentiments. Au fond d'elle-même, elle sait que sa course au bonheur est inutile et qu'elle perdra. Elle essaie de s'illusionner mais elle ne croit pas à son bonheur, et, n'y croyant pas, ne peut y atteindre.

"Toujours en doute et en défiance d'être aimée, elle a le désir de l'être. . . Elle a conservé ardente comme au premier jour la soif du bonheur, et elle ne sait aucun moyen de se désaltérer." (2)

(1) Voltaire, Candide, p. 189.

(2) Sainte-Beuve, Causeries du Lundi, T. XIV. pp. 222-223.

En matière de religion et de morale, Voltaire et Madame du Deffand étaient tous deux sceptiques, mais le scepticisme de Voltaire était dynamique et l'amenait à s'enthousiasmer pour des causes valables: l'Affaire Calas, l'Affaire Sirvan, parce qu'il avait foi en l'amélioration de la condition humaine. Le scepticisme de Madame du Deffand était statique et en la forçant à se replier sur elle-même, l'empoisonnait lentement.

L'esprit mordant, l'absence de sensiblerie qui font la gloire de la correspondance de Valmont avec Madame de Merteuil ne sont pas sans rappeler les lettres que Voltaire échangeait avec la Marquise au temps de leur éclatante jeunesse. Le théâtre qu'ils avaient tant aimé avait été pour lui un moyen de communication et l'avait mené à la gloire. Pour elle, qui avait écrit, joué, mis en scène tant de spectacles, elle y avait appris à porter un masque, qui cachait sous son brio une âme solitaire et un coeur douloureux.

Le théâtre lui apprit également à regarder derrière le masque de son entourage et son esprit d'analyse lui aida à broser ces portraits qui sont des modèles de concision. Ces jeux de société l'amènèrent peut-être à dissimuler la profondeur de ses sentiments, mais ne lui permirent pas de les maîtriser. La passion, d'ailleurs, n'avait pas troublé sa jeunesse. Les liaisons qu'elle avait eues ne l'avaient pas atteinte. Son mariage avait été le type du mariage de l'époque et, si son mari avait servi de cible à son esprit malicieux, il n'avait jamais encombré sa vie.

Les mémoires et les correspondances des grands hommes du siècle précédent ont constitué les lectures de prédilection de Madame du Deffand.

"Il n'y a que les lettres et les mémoires que je puisse lire sans ennui." (1)

Elle y recherchait la peinture d'une époque qui lui était plus proche par l'esprit que la sienne propre; les personnages historiques y étaient embellis et se rapprochaient ainsi d'un idéal que ses contemporains ne pouvaient atteindre.

Mais le maître à penser de Madame du Deffand a été Montaigne. Elle y revient sans cesse dans ses lettres à Walpole, décrit l'enchantement renouvelé qu'elle trouve à la relire, vante son équilibre. Aucun écrivain ne fut plus sceptique que Montaigne mais, pour lui, le doute, ce "mol oreiller", stimule les facultés d'observation et de jugement et pousse à une connaissance plus approfondie des choses. Pour Madame du Deffand, le doute EST et ne conduit à rien.

On sait que Madame du Deffand méprisait la plupart des auteurs de son siècle.

"Je lis un roman du genre de ceux de Richardson. L'auteur n'a pas certainement autant d'esprit que lui, mais comme il est simple et naturel, il ne m'ennuie pas." (2)

(1) Lettre No 640 à Horace Walpole du 31 mars 1777.

(2) Lettre à Horace Walpole No 584 du 19 mai 1776.

Elle était peu sensible à la critique sociale des romans de Le Sage. Pourtant, tous les vices y sont représentés, et à tous les niveaux. La satire des moeurs est mordante et, sous la raillerie, on peut y sentir l'indignation de l'auteur.

Si l'on considère le scepticisme comme l'état d'esprit de quelqu'un qui repousse automatiquement les croyances généralement admises, ou qui doute de tout ce qui n'est pas prouvé d'une manière évidente, on peut dire que le XVIIIe siècle en a fait la pierre d'achoppement de sa pensée.

Dès le début du siècle, Bayle a appliqué aux problèmes trop facilement résolus par la tradition ou la foi les principes scientifiques d'observation et d'expérience prônés par Bacon. Il a étudié objectivement les points forts et les points faibles de tous les problèmes sociaux et religieux qui l'inquiétaient, et sans prendre parti lui-même, s'est efforcé d'écrire selon sa raison. Cependant, il est loin de faire confiance à la bonté et au progrès de l'esprit humain, et, tout en étant croyant, doute de la nature humaine et des institutions.

L'influence de Fontenelle se fit surtout sentir dans l'intérêt du XVIIIe siècle pour les sciences exactes. Il fut le vulgarisateur qui permit aux gens du monde et aux femmes de comprendre les points essentiels du mouvement scientifique. En prônant une méthode générale qui peut s'appliquer à toutes les disciplines en s'appuyant sur les faits, il apporte dans ses recherches le même esprit critique que Bayle. Il enseigne l'art de n'être jamais sur. Moins audacieux que

Bayle, il oppose tout de même les certitudes de la science aux affirmations de la foi.

Madame du Deffand qui ne s'intéressait pas aux vérités scientifiques a bien des points communs avec les grands moralistes de son siècle, Vauvenargues, Chamfort et Rivarol. Comme Vauvenargues, elle n'est pas croyante, mais elle est profondément marquée par son éducation religieuse. Comme Chamfort et Rivarol, elle a vu la misère de l'homme, ce condamné à mort, et le néant de la vie.

Madame du Deffand porte les jugements les plus sévères sur les auteurs de son temps et c'est peut-être en littérature qu'elle se rapproche le plus du siècle précédent.

Le libertinage de ses contemporains, tout autant que leur désir de refaire le monde, lui sont incompréhensibles. Son jugement sur Crébillon est définitif:

"Rayez-moi sur tous les points dans la peinture que Crébillon fait des femmes; c'est un faquin qui n'a jamais vécu qu'avec des espèces." (1)

Quant à Buffon, elle le trouve:

". . . d'une monotonie insupportable; il sait bien ce qu'il sait, mais il ne s'occupe que des bêtes; il faut l'être un peu soi-même pour se dévouer à une telle occupation." (2)

(1) Lettre à Horace Walpole du 9 mars 1777.

(2) Lettre à Horace Walpole du 9 mars 1777.

Ne vivant que de son esprit -- et de celui de ses amis -- Madame du Deffand ne pouvait échapper par l'action à son ennui qui augmentait avec son âge, sa stérilité, ses infirmités. En effet, entourée de créateurs -- le Duc de Choiseul, Walpole et surtout Voltaire -- elle ne produisait rien. Ni enfants, ni oeuvre littéraire n'occupaient sa vie et son intelligence ne créait que des mots d'esprit. Prisonnière de sa condition féminine, qui reléguait la femme du peuple à la cuisine et la femme du monde au salon, elle n'avait que sa vie affective pour canaliser son énergie. Le domaine de la recherche scientifique, qui s'entrouvrait pour quelques privilégiées dans la deuxième partie du XVIIIème siècle, n'intéressait pas Madame du Deffand et les traits venimeux qu'elle décochait à Madame du Châtelet venaient peut-être d'une sorte de jalousie devant une vie aussi remplie. De plus, elle pouvait mal lui pardonner son emprise sur Voltaire.

"Madame du Deffand se jeta sur le ragot et en fit ceci:

On en est venu à dire qu'elle s'était mise à apprendre la géométrie pour parvenir à entendre son propre livre." (1)

Madame du Deffand et Voltaire s'étaient rencontrés en 1720 dans le cercle de la Duchesse du Maine. Bien qu'ayant connu quelques éclipses -- en particulier durant la liaison de Voltaire avec la belle Emilie -- leurs relations restèrent amicales et leur correspondance en est un précieux témoignage. La haine solide que Madame du Deffand éprouvait pour Madame du Châtelet d'abord, pour madame Denis ensuite ("cette

(1) Orioux, Jean - Voltaire, p. 266.

gaupe") (1), peut indiquer qu'il y eut entre Voltaire et Madame du Deffand un sentiment plus fort que l'amitié.

"Jusqu'à quel point la femme frivole et de moeurs faciles qu'était à ses débuts Madame du Deffand a-t-elle exercé sa séduction sur le déjà célèbre écrivain? On l'ignore; mais le silence qui se fit entre eux pendant la période de 14 ans que dura la liaison de Voltaire avec Madame du Châtelet et l'antipathie qu'elle ne cessa de manifester à l'égard de cette maîtresse, laisseraient supposer une de ces rancunes jalouses qui survivent à l'amour." (2)

Même en tenant compte du style de l'époque qui encourage l'hyperbole, on peut remarquer que les deux amis se prodigent force marques d'intérêt et déclarations de foi.

"Je vous aime beaucoup, monsieur, parce que personne en vérité ne me plait autant que vous, et je suis bien sure que vous ne plaisez à personne autant qu'à moi." (3)

"Vous voyez que je ne me peins pas avec des couleurs trop favorables, et que je vous donne l'idée d'une vieille bien triste, bien atrabilaire et bien ennuyeuse. Rebatez-en, je vous prie, quelque chose, et croyez que si je passais quelques heures avec vous, j'aurais autant de gaieté que j'en avais dans ma jeunesse." (4)

On trouve maintes traces de coquetterie dans les lettres de Madame du Deffand:

"Adieu, monsieur; je me sens indigne de vous occuper plus longtemps." (5)

(1) Orioux, Jean - Voltaire, p. 748.

(2) Ferval, Claude, Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle, p. 100.

(3) Lettre à Voltaire du 23 juillet 1760.

(4) Lettre à Voltaire du 14 janvier 1764.

(5) Lettre à Voltaire du 2 mai 1764.

"Savez-vous que je vous trouve encore bien jeune, rien n'est usé pour vous." (1)

"Adieu, monsieur; aimez-moi un peu; c'est justice, c'est reconnaissance vous aimant, je vous jure, tendrement." (2)

En dépit de ces lettres pleines d'affection, Madame du Deffand juge sévèrement Voltaire -- en particulier au moment où Voltaire courtise l'Impératrice Catherine -- et Voltaire n'est pas sans ignorer les traits qu'elle lui décoche. Pourtant, il ne manque pas de lui rendre visite chaque fois qu'il est à Paris:

"J'arrive mort mais je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de Madame la marquise du Deffand." (3)

Tout au long de leurs relations, il y a des déclarations d'amitié, suivies de traits d'esprit féroces rapportés par des amis mal intentionnés, une période de froid, puis l'un des deux écrit à l'autre une lettre éblouissante et tout est pardonné jusqu'à la prochaine incartade. Leur âge, leurs maladies, les remèdes nouveaux qu'ils découvrent avec ravissement, constituent le gros-oeuvre de leurs dernières lettres.

La fidélité de Voltaire donne beaucoup à penser sur l'importance de Madame du Deffand dans la société du XVIIIème siècle. Certes son salon était l'un des plus en vue de Paris, certes elle y recevait tout ce que le monde comptait d'intelligences -- françaises et étrangères -- mais à Paris abondaient les femmes d'esprit, qui étaient de

(1) Lettre à Voltaire du 1^{er} octobre 1759.

(2) Lettre à Voltaire du 14 mars 1764.

(3) Cité par Jean Orieux, p. 748.

plus haute naissance et avaient plus de beauté et de tempérament que la Marquise. On peut donc se demander si le lien qui les unissait n'était pas cimenté par une sorte de crainte, chacun ayant pris la mesure de la virulence d'esprit de son correspondant. Ils avaient poussé si loin le plaisir de médire de concert de leurs contemporains qu'ils ne pouvaient risquer un éloignement total sans que l'un des deux compères ne s'en autorisât pour égratigner l'autre. Au cours de la lecture de leur correspondance, aucune sensibilité réelle n'apparaît et il semble que le désir de placer un bon môt ou une phrase acérée prime sur toute autre raison.

Leur passion commune pour le théâtre

"Cette forme sublimée de la vie"

et le monde les réconciliait. Le souvenir de leur jeunesse leur permettait d'oublier leur âge et leurs maux mais, alors que Voltaire conserva jusqu'à ses derniers moments une activité et un enthousiasme débordants, Madame du Deffand, prisonnière de son monde et d'elle-même, semblait dans un pessimisme que ses échecs en amitié ne faisaient qu'accroître.

La mort de Voltaire provoqua un incident qui réveilla l'esprit frondeur de la Marquise et l'amena à braver les bonnes dames du couvent Saint Joseph.

"Il y avait un mois qu'il (Voltaire) devait une visite à Madame du Deffand. Elle l'attendait et trouvait qu'il ne se pressait guère. Elle le reçut dans le couvent où elle s'était retirée. Il n'y avait qu'elle, sa secrétaire et une autre dame pensionnaire du même couvent. Que se passa-t-il? Voltaire eut-il des paroles imprudentes contre la religion? Sa présence dans un couvent parut-elle un sacrilège aux pieuses dames qui

l'habitaient? Quoi qu'il en soit Madame du Deffand dut essayer les reproches indignés de ces dames en courroux. Le jour où Voltaire mourut, quand elles apprirent qu'on avait refusé les obsèques religieuses à l'impie, elles vinrent créer un chahut sous les fenêtres de la Marquise aveugle. Elle en avait entendu d'autres et ne le prit pas trop mal, elle dut s'amuser intérieurement de cette insolente leçon qu'on lui donnait -- à son âge! -- sur ses mauvaises fréquentations." (1)

Elle défendit vertement son vieil ami contre les attaques du parti des dévots. Etait-ce plaisir de scandaliser ou fidélité à une amitié de cinquante années? Quand on repense à la petite fille qui embarrassait les religieuses du couvent de la Madeleine par ses questions impertinentes, on opte plutôt pour la première alternative surtout quand on sait à quel point les souvenirs d'enfance ont été déterminants dans la formation de son esprit d'adulte.

(1) Orioux, Jean - Voltaire, pp. 762-763.

Après sa rupture avec Madame d'Epinaÿ, Jean-Jacques Rousseau avait quitté l'Ermitage pour s'installer dans la petite maison de Mont-Louis. Il y était devenu le voisin, puis l'ami du Maréchal et de la Maréchale de Luxembourg. Il lisait à la Maréchale le manuscrit de la Nouvelle Héloïse. Quand la maison de Mont-Louis nécessita des réparations, la Maréchale lui offrit de venir habiter un pavillon qui se trouvait dans le parc du château. Il y termina l'Emile, et y commença la rédaction définitive de La Nouvelle Héloïse. Il avait la plus grande admiration pour ce couple de grands seigneurs et, appréciant leur amitié, essayait de taire le profond mépris que lui inspiraient certains de leurs amis.

"La société qu'il lui arriva de rencontrer dans leur maison n'était pourtant pas de celles qui pouvaient toujours lui plaire. L'abbé de Boufflers, Madame de Boufflers, Madame du Deffand, Mademoiselle de Lespinasse, ces deux amies de Voltaire, ne le voyaient pas d'un très bon oeil." (1)

Jean-Jacques Rousseau ne pouvait comprendre un mode de vie tel que celui de Madame du Deffand. Tout ce qu'elle aimait lui était étranger. Il méprisait le monde, elle l'adorait. La nature seule pouvait calmer la mélancolie de Rousseau et lui procurer un bonheur allant jusqu'au ravissement. Cette même nature ennuyait profondément Madame du Deffand quand elle était jeune et, maintenant qu'elle était aveugle, ne présentait pour elle aucun intérêt. Ils n'avaient rien en commun et l'amitié de longue date qui liait la marquise à Voltaire ne pouvait qu'envenimer ses relations avec Rousseau. Quand il la rencontra pour

(1) Dhôtel, André, Le roman de Jean-Jacques, pp. 153, 154.

la première fois, il crut qu'il avait trouvé un être plus malheureux que lui et était prêt à la plaindre. Or, s'il y avait une chose que Madame du Deffand détestait -- et méprisait -- c'était bien la pitié que sa cécité pouvait inspirer.

Alors que Jean-Jacques Rousseau supportait les railleries de ses ennemis en ne leur opposant qu'un silence douloureux -- "Jamais Jean-Jacques ne disait de mal de ses ennemis", écrit Bernardin de Saint-Pierre -- Madame du Deffand, elle, était célèbre pour ses mots venimeux et mieux valait être son ami que son ennemi, quoiqu'en ait pensé Rousseau.

"J'avais d'abord commencé par m'intéresser fort à Madame du Deffand, que la perte de ses yeux faisait aux miens un objet de commisération; mais sa manière de vivre, si contraire à la mienne que l'heure du lever de l'un était presque celle du coucher de l'autre, sa passion sans bornes pour le petit bel-esprit, l'importance qu'elle donnait soit en bien soit en mal aux moindres torche-culs qui paraissaient, le despotisme et l'emportement de ses oracles; son engouement outré pour ou contre toutes choses, qui ne lui permettait de parler de rien qu'avec des convulsions, ses préjugés incroyables, son invincible obstination, l'enthousiasme de déraison où la portait l'opiniâtreté de ses jugements passionnés; tout cela me rebuta bientôt des soins que je voulais lui rendre; je la négligeai, elle s'en aperçut; c'en fut assez pour la mettre en fureur, quoique je sentisse assez combien une femme de ce caractère pouvait être à craindre, j'aimai mieux encore m'exposer au fléau de sa haine qu'à celui de son amitié." (1)

L'antipathie de Madame du Deffand à l'égard de Rousseau s'accroît avec l'intérêt de ce dernier pour les questions sociales.

(1) Rousseau, Jean-Jacques, Confessions, livre XI, cité par André Dhôtel, Le Roman de Jean-Jacques, pp. 161-162.

"Jean-Jacques est antipathique, il remettrait tout dans le chaos; je n'ai rien vu de plus contraire au bon sens que son Emile, et de plus ennuyeux et de plus obscur que son Contrat Social." (1)

Quant aux enfants, n'en ayant jamais eu, ne les aimant guère, elle ne pouvait s'intéresser aux idées sentimentales de Jean-Jacques sur l'éducation.

"Il m'est arrivé deux neveux qui amenaient leurs enfants au nombre de trois; ils seront dans une pension près de l'Enfant-Jésus; de plus, je vais avoir chez moi le petit Wiart; voilà bien de la marmaille et je ne l'aime guère." (2)

Madame du Deffand aimait par dessus tout l'esprit, et Rousseau en manquait. Elle voulait qu'on la distraie, Rousseau n'était pas drôle.

"Existe-t-il dans le monde un aussi triste fou que ce Jean-Jacques?" (3)

Il aimait être plaint, souffrait des inimitiés qu'il provoquait par ses jugements sévères et hâtifs, et perdait ses appuis l'un après l'autre en raison de son "caractère intraitable".

"Il exigeait la sincérité totale. Il se jetait à travers tous les risques sans trop en prendre conscience, alors que ses amis savaient en venir à leurs fins, non sans accidents, mais bien appuyés par de judicieux calculs. Pour Grimm, Jean-Jacques, qui ne peut guère passer pour un emblème de vertu, se révèle un être dangereux, capable, par ses incartades, de gâcher la carrière de Grimm et même l'avenir

(1) Lettre à Voltaire No XIX. du 18 septembre 1760.

(2) Lettre à Horace Walpole No CCXX du 17 mai 1775.

(3) Lettre à Horace Walpole No XXVI du 18 septembre 1760.

de toute pensée philosophique. Aux yeux de Rousseau, Grimm est faux."

. . .

Ce qu'il y avait de terrible, c'est que le jugement de Grimm à l'égard de Jean-Jacques s'insinuait avec une redoutable rigueur; "pas de mesure... tous les talents d'un sophiste... absurde... ridicule... mauvaise foi." (1)

On peut rapprocher le jugement de Grimm de celui de Madame du Deffand:

"A l'égard de Jean-Jacques, c'est un sophiste, un esprit faux et forcé; son esprit est un instrument discordant, il en joue avec beaucoup d'exécution, mais il déchire les oreilles de ceux qui en ont." (2)

La fierté qui poussait Madame du Deffand à détester qu'on la plaigne se manifestait aussi dans le soin qu'elle portait à se juger, quelquefois sévèrement. Rousseau, au contraire, voulait prouver qu'il était le meilleur des hommes, que le sort et la société conspiraient à lui nuire. Pour lui, le mal venait des autres.

"Il dit: 'mon erreur, si elle existe. . .' Il dit aussi qu'il 'passe sa vie à faire de grandes et courtes fautes et à les expier par de vifs et longs repentirs.' " (3)

Madame du Deffand, elle pensait que le mal était en elle.

L'âge venu, tous deux dressaient de leur vie un bilan négatif. Rousseau désespérait d'imposer ses idées:

(1) Dhôtel, André, Le roman de Jean-Jacques, p. 138.

(2) Lettre à Horace Walpole No CCLXVIII du 9 mars 1777.

(3) Dhôtel, André, Le roman de Jean-Jacques, p. 217.

"Sans aucun doute, il était destiné à devenir de plus en plus seul, ce qui semble autrement cruel qu'un exil absolu, car peu à peu la vie devait perdre toute signification à mesure que l'intelligence elle-même, épuisée par l'âge, la maladie et les soucis d'argent, devenait impuissante et s'avalissait. Il y eut pis: sa vie entière lui parut avoir été inutile et sans valeur." (1)

et Madame du Deffand déplorait l'absurde de son existence:

"C'est aujourd'hui le jour de ma naissance; je n'aurais jamais cru voir l'année 1777; j'y suis parvenue, quel usage ai-je fait de tant d'années? Cela est pitoyable. Qu'ai-je acquis? Qu'ai-je conservé?" (2)

Toutefois, même si Rousseau pouvait douter d'avoir fait oeuvre utile, il avait connu la joie créatrice et s'était purgé de ses passions en les décrivant. Par contre, rien ne pouvait laisser soupçonner que les lettres de Madame du Deffand la rendraient célèbre. Consciente d'avoir gaspillé sa jeunesse, il est évident qu'elle considérait sa longue vie comme parfaitement stérile. Rien ne pouvait lui laisser penser que sa correspondance aiderait à comprendre son siècle et que l'on y rechercherait la description d'un monde qui, à son insu, s'éteint.

(1) Dhôtel, André, Le roman de Jean-Jacques, p. 216.

(2) Lettre à Horace Walpole No CCLXXXV du 25 septembre 1777.

Pour plaire à Walpole, Madame du Deffand se tient au courant de tout ce qui est publié en Angleterre. Elle préfère toutes fois les romans par lettres de Richardson, qui ont tant influencé la littérature française du XVIIIe siècle, ou les romans picaresque comme Moll Flanders ou Tom Jones, aux grands classiques anglais.

Walpole, en tuteur consciencieux, la guide à travers l'oeuvre de Shakespeare pour lequel il éprouve de la vénération, tout en déplorant parfois sa démesure. Mais Madame du Deffand est trop influencée par les drames français du siècle précédent pour ne point comparer les personnages violents et colorés de Shakespeare aux héros mesurés des drames qui font ses délices. Elle essaie de le rattacher à son époque et ne peut le considérer comme un phénomène littéraire indépendant.

"Je ne puis pas sentir le mérite de Shakespeare; mais comme j'ai beaucoup de déférence pour vos jugements, je crois que c'est la faute des traducteurs." (1)

(1) Lettre à Horace Walpole du 8 août 1773.

Tout ce qu'elle en dit est raisonné, mais pas senti. Au fond, tout en reconnaissant sa grandeur, elle y trouve une splendeur barbare qui l'effraye un peu. La peinture de la passion ne peut l'atteindre qu'à travers les alexandrins de Corneille et elle attribue son peu d'enthousiasme à la lecture de Macbeth à une traduction défectueuse.

"Il y a des beautés dans Corneille, qui ressemblent beaucoup (à ce que j'imagine) à plusieurs traits de votre Shakespeare." (1)

Toutefois, elle sait reconnaître la grandeur des drames shakespeariens et la vitalité des personnages la séduit:

"Oh! j'admire votre Shakespeare! Je lushier Othello et je viens de lire Henry VI; je ne puis vous exprimer quel effet m'ont produit ces chefs-d'oeuvre: j'en suis comme réssuscitée!" (2)

Cependant, profondément cartésienne, Madame du Deffand croit en la raison des hommes, même si elle les méprise; or, l'homme livré à sa passion ne raisonne plus.

De même, le pessimisme de Swift lui paraît incompréhensible alors qu'il aurait dû lui paraître proche de son propre scepticisme. Dans le "Voyage au pays des Houyhnhnms", Swift, tout en se défendant de détester les hommes, s'insurge contre la définition d'animal raisonnable qui leur est appliquée. Il préfère définir l'homme comme un animal capable de raison. Si l'homme est par moments doué de raison, il peut entrevoir les vérités morales, mais, étant imparfait, il les perd de vue ou en déforme le sens.

(1) Lettre à Horace Walpole du 8 août 1773.

(2) Ferval, Claude, Madame du Deffand - L'Esprit et l'Amour au XVIIIe siècle, p. 221.

Les Yahoos, domestiques des chevaux, sont des humains guidés uniquement par leurs appétits. Les chevaux, au contraire, ont atteint un tel niveau de perfection qu'ils n'ont pas besoin d'être gouvernés. Ils ont l'intuition de ce qu'ils doivent faire et c'est seulement en temps de crise -- comme celle que provoque l'arrivée de Gulliver -- qu'ils réunissent leur conseil. Les Houyhnhnms enseignent à Gulliver à se méfier de la faculté de raisonner. La fausse raison peut seulement augmenter les vices de l'homme.

Enfin, Madame du Deffand pouvait tolérer un certain libertinage dans les romans qu'elle lisait, mais le réalisme de Swift l'effrayait et l'empêchait de trouver, dans son pessimisme, des racines profondes qui rejoignaient son propre jugement sur l'homme.

L'oeuvre de Swift lui déplaisait par la forme, et elle négligeait de voir comme le fond en était proche de sa propre pensée.

"Je viens de tenter la lecture de Gulliver que j'avais déjà lu et que même le traducteur l'Abbé Desfontaine m'avait dédié. Je ne crois pas qu'il y ait rien de plus désagréable. La conversation avec les chevaux est l'invention la plus forcée." (1)

(1) Lettre No 834 à Horace Walpole du 15 juillet 1780.

CONCLUSION

Les lettres de Madame du Deffand à Horace Walpole sont le couronnement d'une longue existence qui, en dépit des succès mondains, d'une intelligence aigle et d'amis aussi célèbres que fidèles, peut être considérée comme un échec. En effet, le sentiment qui a fait tardivement son apparition dans l'existence de la Marquise lui a fait prendre conscience de ce qui lui a manqué toute sa vie. Quand elle connaît ce manque, il est trop tard pour y remédier et elle ne peut que déplorer son scepticisme originel, qui l'a laissée dans l'ignorance des simples joies humaines.

Mal à l'aise dans son siècle, imprégnée de la culture et de l'esprit du règne précédent, elle a contribué à la gloire de son époque sans en approuver la licence. En fait, elle semble plus un lien entre le classicisme qu'elle admire et le romantisme qui va suivre. Sa sensibilité qui, pour s'être manifestée tardivement, n'en est que plus vive, annonce la mélancolie d'un René ou les élans d'une Indiana.

A la mort de Madame du Deffand, un monde en dissolution achève sa propre destruction et tandis que la roue de la fortune balaye sans merci les destins les plus divers, Walpole, de l'autre côté de la Manche, continue son rôle d'observateur attentif. Il relate les grands événements de la Révolution Française en s'efforçant à l'impartialité et, comme l'Indifférent de Watteau, semble peser inlassablement les bons et les mauvais instincts, sachant que l'équilibre entre les deux est une définition du bonheur.

BIBLIOGRAPHIE DES OUVRAGES CONSULTÉS

A. Oeuvres de Marie de Vichy, Marquise du Deffand

- Correspondance de Madame du Deffand
avec Horace Walpole
annotée par Madame
Paget-Toynbee
Methuen
- Lettres de la Marquise du Deffand à
Horace Walpole, depuis Comte d'Orford
(Nouvelle édition augmentée des extraits
de lettres d'Horace Walpole)
Ponthieu, Paris,
1824
- Correspondance de Madame du Deffand avec
Voltaire
- Correspondance complète de Madame du
Deffand avec la Duchesse de Choiseul
annotée par le Comte
de St-Aulaire 1877
- 150 lettres inédites de Madame du
Deffand à la Marquise d'Aulan
Bibliothèque de Grenoble
et Archives de la Drôme,
Fondation de Suarez d'Aulan

B. Oeuvres sur Madame du Deffand

- Bellessort, André Les Salons au XVIIIe Siècle
 Le Salon de Madame du Deffand
 (Paris: 1928)
- Bouissounouse, Janine Julie de Lespinasse - Ses Amitiés - Ses Amours
 (Paris: Hachette, 1958)
- Dhôtel, André Le roman de Jean-Jacques
 (Paris: Editions du Sud, 1962)
- Diderot Entretien entre d'Alembert et Diderot
 Le rêve de d'Alembert
 (Paris: Garnier Flammarion, 1965)
- Duc de la Force Louis XIV et sa Cour
 (Paris: Amiot, Rathenau, Tetsut, 1955)
- Doscot, Gérard Madame du Deffand
 ou le Monde où l'on s'ennuie
 (Lausanne: Editions Rencontre, 1967)
- Melchior-Bonnet, B. Dictionnaire des Lettres Françaises - XVIIIe siècle
 (Paris - 1960)

Walpole, Horace	<u>Memoirs and Portraits</u> (London: Edited by Matthew Hodgart B.T. Basford Ltd, 1963)
Trevelyan, G.M.	<u>Illustrated English Social History</u> (Vo. 3) (Watford: Pelican Books, 1960)
Strachey, Lytton	<u>Literary Essays</u> (London: Chatto and Windus, 1961)

Revue et Publications

<u>Rayons</u> - No. 24	Vichy, France, 2e semestre 1970
<u>Annales de l'académie de Mâcon</u> - Tome XX	Protat Frères, Mâcon, 1916
<u>L'abbé Sigorgne</u>	Rater, Marcel, - Mâcon: Protet Frères, 1969

L'orthographe des noms de famille et de lieux variant selon les ouvrages consultés, on a conservé celle que les descendants de Madame du Deffand utilisent à l'heure actuelle.

Champrond, pour Champron, berceau de la famille de Vichy

Du Deffand, pour du Deffend, (orthographe des documents manuscrits de l'époque)

Brulart de la Borde, pour Brûlard, (nom de famille de la mère de Madame du Deffand)

Monsieur de Ferreol, ou Ferriol, Ambassadeur de France en Turquie